# Asticou

Cahier nº 15 Avril 1976

*Une ancienne maison de Fort-Coulonge*

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 7, Hull (Québec)

La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

**La Société historique de l'ouest du Québec**

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixé dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;

b) recueillir, classer er conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;

c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;

d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;

e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

**Rédacteur en chef:** Jacques Gouin
**Rédacteurs adjoints:** Jacques Pelletier, Gaston Lallemand
**Publiciste:** J.-André Hébert
**Archiviste:** Jean-Paul Moreau
**Administration et abonnements:** Jacqueline Ménard

# Sommaire

1. Dernier message du Rédacteur en chef sortant – Mario Pelletier .. 1

2. Les débuts de Mont-Laurier – Luc Coursol ..... 2

3. Fort-Coulonge: site archéologique – Guillaume Dunn ..... 16

4. Histoire orale de l'Outaouais – Jean-Paul Moreau ..... 24

– Introduction ..... 24

– Interviews ..... 27

– Chronologie de l'histoire d'Aylmer-Lucerne-Deschênes ..... 29

5. Un Hullois au Klondike – Jacques Pelletier ..... 34

– Compte rendu: Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917)* – Paul Gay ..... 41

– Chronique de la S.H.O.Q. – Jacques Gouin ..... 44

# Dernier message du Rédacteur en chef sortant

Après la publication d'un cahier consacré au centenaire municipal de Hull, nous avons cru bon de donner au quinzième numéro d'*Asticou* une portée plus régionale, non seulement pour rappeler que la Société historique de l'ouest du Québec, tout en ayant son siège social à Hull, s'est donné un mandat qui englobe tout l'Outaouais québécois, mais parce que les membres de la Société se sont toujours intéressés, comme le prouvent quelques-uns des articles parus dans de précédents numéros, aux divers coins d'une région riche d'histoire.

On trouvera donc dans cette livraison un article sur les débuts de Mont-Laurier, écrit par un historien local, un autre sur Fort-Coulonge, où il y avait un établissement français bien avant la fondation de Hull, et d'autres sur Aylmer, qui, à l'époque où Ottawa et Hull s'appelaient respectivement Bytown et Wrightstown, était un centre prospère qui posa même sa candidature pour devenir la capitale du Canada. On pourra, par ailleurs, revivre l'aventure d'un Hullois parti chercher fortune au Klondike, au début du siècle. Enfin, conformément à une habitude prise au dernier numéro, le Père Gay rend compte d'un livre paru récemment aux Éditions du Jour et qui est d'un auteur de la région: il s'agit d'*Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917)* de M. Jacques Gouin. Ce médecin et poète vécut à Hull de 1910 à 1917.

Je dois maintenant informer nos lecteurs qu'à cause de nouvelles tâches professionnelles fort accaparantes, je me vois obligé de confier la direction de la revue à quelqu'un d'autre, en l'occurrence M. Jacques Gouin, qui en fut du reste le premier rédacteur en chef et qui a bien voulu se charger de mener ce numéro à bonne fin. Je le remercie d'avoir pris la relève au pied levé, pour ainsi dire, et m'étant dépensé pendant quelques années à la cause, j'ai toute raison de souhaiter du fond du coeur qu'*Asticou* continue de vivre et de prospérer.

Le Rédacteur en chef sortant
Mario Pelletier

# Les débuts de Mont-Laurier

Déjà, en 1882, au cours de ses nombreux voyages dans les pays d'en haut, le curé Labelle était venu prendre connaissance de la qualité du sol et des possibilités de colonisation le long de la rivière du Lièvre.

Les deux rives de la rivière, en aval et en amont du rapide de l'Orignal, lui étaient apparues comme excellentes à l'agriculture. Convaincu de la rentabilité agricole de cette nouvelle région, le curé mit ses efforts à recruter des colons désireux de venir la développer.

## PREMIERS ÉTABLISSEMENTS

Les premiers intéressés furent trois frères de la famille Fortier, de Sainte-Adèle. Après avoir rencontré le curé Labelle, ils décidaient de venir explorer la région du rapide de l'Orignal.

Au début de juin 1885, les trois frères Fortier, Louis-Norbert, l'aîné, âgé de 24 ans, Wilfrid et Alfred, entreprennent ce voyage d'exploration. Le plus jeune, Alfred, âgé de 16 ans à peine, s'arrêtera à la Chute aux Iroquois (Labelle), les deux autres continuant le voyage seuls. Ils arrivèrent au Kiamika par le chemin Chapleau qui venait à peine d'être ouvert aux colons. Laissant leurs chevaux à la Ferme Rouge, ils remontèrent la rivière en canot jusqu'au pied du rapide de l'Orignal.

Parvenus à destination, les deux frères se construisirent un abri sommaire avant d'entreprendre l'exploration des alentours. En plus du sentier de portage nettement visible sur la rive nord, ils trouvèrent quelques constructions de chantier, abandonnées, sur la même rive, près d'un ruisseau, en aval du rapide.

Après plus d'une semaine de reconnaissance des lieux, ils repartaient, décidés à y revenir s'installer. La qualité du sol semblait leur confirmer les dires du curé Labelle.

Ils regagnèrent la Chute aux Iroquois où les attendait leur frère Alfred.

Logés pour la nuit à l'auberge Renaud, ils y rencontrèrent deux voyageurs arrivés de Saint-Jérôme. Ces derniers, Solim Alix et Adolphe Bail, étaient partis de Waterloo, dans les Cantons de l'Est, pour rencontrer le curé Labelle à Saint-Jérôme.

Ils étaient intéressés par la campagne en faveur de la colonisation des cantons du Nord. Constatant leur intérêt pour les nouvelles terres, le curé leur avait proposé d'aller explorer la région du rapide de l'Orignal sur la rivière du Lièvre.



Cette rencontre fortuite entre les deux groupes leur permit une longue discussion avant de se quitter.

Le lendemain, les Fortier repartaient pour Sainte-Adèle en vue de préparer leur retour et leur installation au rapide; Alix et Bail continuèrent leur voyage. Ils parvinrent au rapide, quelques jours plus tard, en empruntant les chemins des chantiers.

Arrivés au rapide, les deux hommes furent vivement impressionnés par le site: la rivière se bousculant rapidement au milieu de cette immensité sauvage constituait un spectacle captivant. Après quelques jours d'exploration aux alentours, leur décision était prise. Ils regagnèrent les Cantons de l'Est et organisèrent rapidement leur retour au rapide de l'Orignal.

Alix et Bail formèrent une société, se firent concéder plusieurs acres de terre au rapide, se firent aussi concéder le droit de la traite des fourrures et, le 13 août 1885, les deux hommes, pleins d'espoir, repartaient pour venir s'installer définitivement. Ils étaient accompagnés de Georges Bail, frère d'Adolphe et d'Alphonse Hudon, beau-frère de Solim Alix.

Ce deuxième voyage se fit par le chemin de la Lièvre. Arrivés au village de Buckingham, les quatre hommes purent remonter la rivière en embarquant sur de petits navires à vapeur qui faisaient la navette jusqu'à la Ferme des Pins, à Notre-Dame-du-Laus. De là, le reste du voyage se fit en chaloupe, avec bagages et provisions diverses.

Le 19 août 1885, Solim Alix et Adolphe Bail et leurs deux compagnons s'installaient définitivement au rapide de l'Orignal. Ils choisirent la rive nord, moins abrupte. Ils y construisirent un premier chantier, très rudimentaire; la priorité était aux premiers défrichements.

La première "Habitation" du Rapide de l'Orignal, le chantier construit par Solim Alix en 1885, était une construction fort rudimentaire.

Un mois plus tard, le 23 septembre, les trois frères Fortier, déjà venus en voyage de reconnaissance, quelques semaines plus tôt, arrivèrent au rapide. Ils furent alors grandement déçus d'y trouver un autre groupe de colons déjà installé à l'endroit qu'ils avaient prévu occuper. Après une vaine discussion avec le groupe déjà installé, les Fortier redescendirent se fixer sur la grande île en aval du rapide. Cette installation du groupe Alix décevait les Fortier qui avaient songé obtenir les deux rives de la rivière, en concession exclusive pour l'établissement de colons venus du comté de Terrebonne. Le canton de Kiamika avait été ainsi concédé aux colons du comté de Chambly.

Tout l'automne de 1885 fut consacré aux premiers défrichements. Le groupe de Solim Alix travaillait sur la rive nord, dans le canton Robertson, où s'organisera la municipalité du Rapide de l'Orignal et le groupe des Fortier défrichaient les lots sur l'autre rive, dans le canton Campbell, où s'établira la municipalité de Mont-Laurier.

Les premiers mois de labeur furent pénibles et bientôt les deux groupes diminuèrent en nombre: Wilfrid Fortier, Alphonse Hudon et Georges Bail quittèrent après quelques mois de travail. Les quatre autres, Solim Alix, Adolphe Bail, Louis-Norbert et Alfred Fortier, persévérèrent malgré toutes les difficultés inhérentes à ces premiers travaux de colonisation.

Après dix années de travail, Adolphe Bail quittera le Rapide de l'Orignal en 1895; Alfred Fortier en fera de même, trois ans plus tard, en 1898.

Avec les premières semaines de 1886, arrivèrent de nouveaux colons qui se joignirent aux deux groupes déjà arrivés. Les deux frères, Charles et Séraphin Bock, arrivés en canot, s'installèrent sur la même rive que Solim Alix, en aval du rapide, à l'endroit où se trouvaient de vieux chantiers abandonnés.

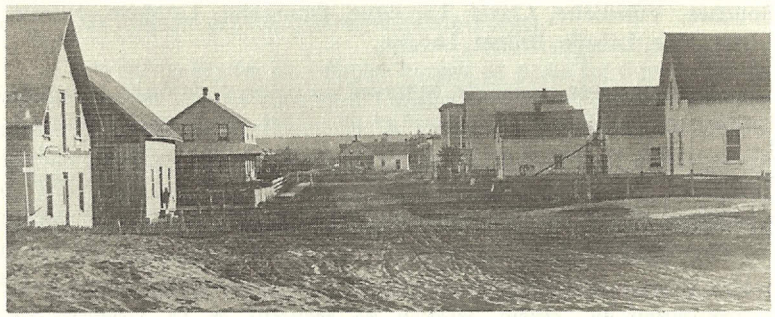
À la fin de février, arriva Zéphir Lafleur, avec sa femme. Celle-ci n'avait pas hésité à suivre son mari, sachant l'immense travail et les difficultés qui les attendaient dans une région à peine ouverte. Le couple Lafleur choisit de s'installer sur la rive nord, en amont des lots détenus par Solim Alix.

Quelques semaines plus tard, Mme Charles Bock, accompagnée de ses enfants, venait rejoindre son mari et le seconder dans son défrichement. Cette femme courageuse sera la sage-femme de toutes les mères de la région pendant plusieurs années. Elle arrivait au même moment que François Thibault, son épouse et ses enfants. Les Thibault portèrent leur choix sur la rive sud, en amont du rapide, où se trouve aujourd'hui les installations de la scierie Eagle Lumber.



D'autres colons arrivèrent durant cette année 1886: Charles Éthier, Joseph Jolicoeur, âgé de 15 ans à peine, Jérôme et Damase Tourangeau. Ces colons s'installèrent plus haut sur la rivière, en amont du rapide de la Tortue.

Octave Grenier et Noé Touchette montèrent également durant la même année; le premier s'installa près de chez François Thibault, alors que le second prit ses lots près de la Ferme Rouge. Il y eut aussi Jean-Baptiste Groulx et Jean-Baptiste Boyer, qui se fixèrent en aval du rapide.



Le sentier de Portage, longtemps emprunté par les convois de fourrures amérindiens et les bûcherons de la compagnie MacLaren, devint la rue principale du village.

L'été 1886 amena le curé Labelle. Il avait recruté personnellement la plupart des colons déjà arrivés et il venait constater leur établissement. Il visita chaque colon et les encouragea à persévérer malgré les difficultés du début. Une nouvelle région de colonisation naissait et progressait; le curé Labelle était heureux.

De retour à Saint-Jérôme, le curé continua son travail de recrutement, et en 1887 de nouvelles familles de colons montèrent au Rapide de l'Orignal.

Elie Sabourin, Joseph Forget, Augustin Marcotte et Maurice Gauthier prirent des lots sur la rive nord, en direction du lac Brochet.

David Cardinal, Georges Leblond, Élie Legault, âgé de 16 ans, Michel Longpré, Eugène et Phidime Bélec s'installèrent en aval du rapide où passera le chemin reliant le Rapide à la Ferme Rouge.

L'année 1887 amena également Jean-Baptiste Forget et Wilfrid Touchette qui deviendront commerçants dans le village.

Mme Alix et ses enfants arrivèrent aussi au début de l'année; cette arrivée fut une grande joie pour Solim Alix qui avait laissé un magasin général florissant dans les Cantons de l'Est pour tenter sa chance dans les forêts du nord. "Il fallait agrandir le pays", comme il disait.

La colonisation progressait le long de la Lièvre; en 1888, l'arpenteur gouvernemental constatait la présence d'une quinzaine de familles installées sur les bords de la Lièvre, près du rapide de l'Orignal. La progression s'accentua durant les années subséquentes; plusieurs courageuses familles arrivèrent au rapide. Leurs noms sonnent encore bien clair dans la région: Raymond, Cloutier, Beauchamp, Brisebois, Boucher, Villemaire, Clavel, Larocque, Dumoulin, Lefebvre, Juteau, Brière, Yale, Labelle, Brunet, Lacasse.

Après l'arrivée au rapide, le travail du colon et de toute sa famille constituait un mélange de tenacité et de labeur, de courage et d'espoir. Les journées de travail étaient pratiquement sans fin, l'essouchement succédant au défrichement. Toutefois, toutes ces sueurs et ces peines semblaient être oubliées lorsque la terre rapportait ses premiers fruits.

En 1893, à la suggestion de l'abbé Trinquier, curé à Notre-Dame-du-Laus et missionnaire au Rapide, les colons s'organisèrent en cercle agricole et reçurent le Dr Grignon, de Sainte-Adèle, venu donner une conférence sur l'agriculture*.

## LE VILLAGE PREND FORME

Sur les deux rives du rapide, le village lui-même commençait à prendre forme. Durant l'hiver 87-88, Alix et Bail construisaient un premier moulin à scie. Cette scierie, avec scie hydraulique, était située sur le ruisseau à la limite des lots de Solim Alix et Charles Bock.

En 89, Alix construisit une bonne maison, en pièces sur pièces, équarries à la grande hache; toutes les maisons du village étaient d'ailleurs construites ainsi, avant la mise en marche des premiers moulins à scie. Cette maison servit comme magasin général durant quelques mois. C'est là également que l'abbé Trinquier venait dire la messe quelques fois par année, avant la construction d'une première chapelle en 1894. Les premiers baptêmes et les premiers mariages se firent dans cette maison.

Le feu ayant détruit le moulin à scie de Solim Alix, Joseph Limoges en construisit un autre: en 1890, il érigeait une digue au milieu du rapide et construisait son moulin sur la rive sud. Il y ajoutera un moulin à farine. Les colons en furent très heureux, eux qui devaient descendre jusqu'au moulin des pères Jésuites à Nominingue pour faire moudre leur grain. La meule à farine est encore conservée près du site de ce moulin.

* Il s'agit sans doute du Vieux Doc, auteur du livre savoureux intitulé *En guettant les ours*, – N.D.L.R.



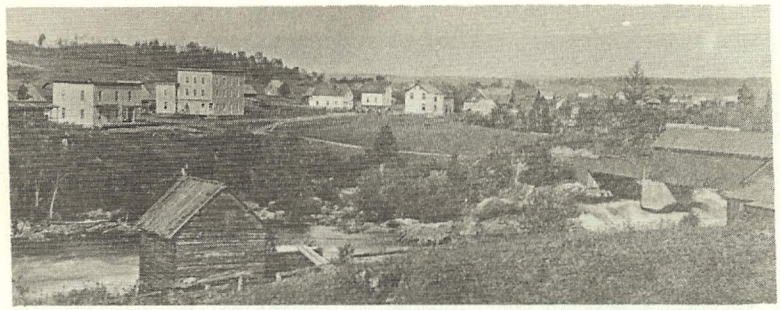
En 1893, Jean-Baptiste Forget, arrivé de Saint-Sauveur, construisit un magasin général. Il était situé sur la rive sud, au coeur même du Mont-Laurier d'aujourd'hui. Ce magasin était le bienvenu car il évitait aux colons les longs voyages à Labelle ou à Notre-Dame-du-Laus pour acheter les provisions.

Les forgerons vinrent aussi; un premier maréchal-ferrant installera sa boutique sur le site actuel du Château Laurier. En 1900, Ferdinand Larose ouvrait une autre boutique de forge sur la rive nord.

En 1895, un premier hôtel ouvrait ses portes. Propriété de Louis-Norbert Fortier, il était situé sur le site actuel du magasin Légaré, en face du magasin général de Jean-Baptiste Forget.

Cette même année, un premier bureau de poste fut ouvert dans le village. Il était installé chez Solim Alix qui devenait ainsi le premier maître de poste. Avant 1895, tout le courrier destiné aux habitants du Rapide s'arrêtait au bureau de poste de Joseph Guérin, à Saint-Gérard de Kiamika. Deux fois par semaine, à tour de rôle, Solim Alix, Alfred Fortier ou Zéphir Lafleur, allait quérir le courrier à cet endroit et distribuait lettres et colis aux colons échelonnés à intervalles inégaux en aval et an amont du rapide de l'Orignal.

Un premier médecin, le Dr Moïse Guérin, s'installa en 1897. Le Dr Oscar Godard arrivera en 1901.

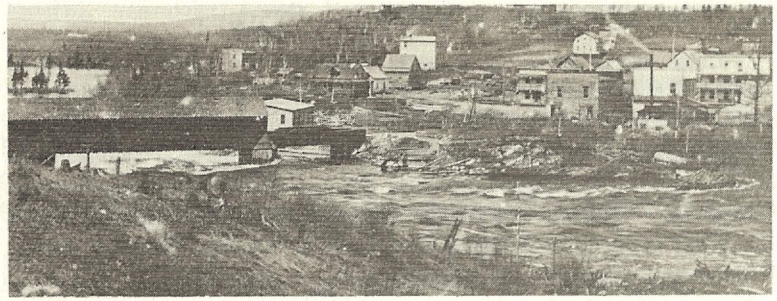


Le village prend forme; un premier magasin général se construit, suivi d'une boutique de maréchal-ferrant et d'un hôtel.

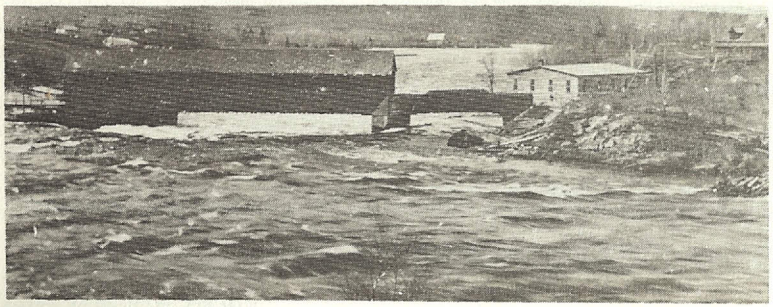
En 1897, les deux rives de la rivière étaient reliées avec la construction d'un premier pont couvert.Ce pont, véritable trait d'union pour la jeune paroisse déchirée par le choix du site de l'église, fut érigé au-dessus du rapide, où la digue du moulin à farine avait été construite.

Peu à peu, le village grandissait, et lorsque Arthur Buies y séjourna en 1898, il put y dénombrer 525 habitants et constater la construction d'une église, une école, quatre magasins généraux, une boutique de forgeron, un hôtel, deux boutiques de menuisiers, deux moulins à scie et un moulin à farine.

Certes, les habitants mettaient toutes leurs énergies à la réussite de cette paroisse agricole mais l'aide extérieure était nécessaire. Le curé Labelle étant disparu depuis 1891, les colons de la Lièvre avaient perdu leur plus extraordinaire porte-parole.



Bientôt, naissent de nouvelles industries, une beurrerie, un moulin à farine. On érige une première école, un bureau de poste et l'on songe à harnacher la rivière pour entrer de l'énergie électrique.

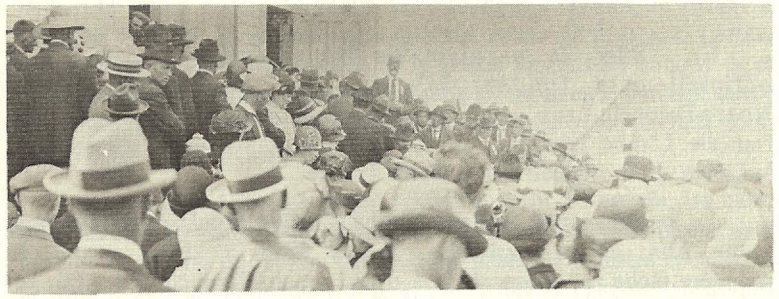


Le pont couvert, construit au-dessus du rapide en 1897, allait servir de trait d'union à la jeune paroisse déjà déchirée par le choix du site de l'église paroissiale.

En 1896, avec la création du comté fédéral de Labelle, apparut Henri Bourassa. L'élection de ce fougueux député permettait beaucoup d'espoirs aux habitants du Rapide. Le jeune député s'était engagé à défendre le projet de chemin de fer du nord que les colons voulaient



voir monter jusqu'au Rapide de l'Orignal. Appuyé d'Israël Tarte, ministre des Transport dans le cabinet Laurier, Bourassa harcela Shaughnessy, président du Canadien Pacifique. Il lui fit valoir que ce chemin de fer servirait non seulement l'intérêt des colons mais favoriserait aussi les entreprises industrielles: beurreries, fromageries, scieries, dont pourraient amplement profiter les citadins de Montréal. Réélu en 1900, Bourassa vit ses efforts appuyés par le nouveau curé de Notre-Dame-de-Fourvières, l'abbé Génier. Les efforts de ces deux hommes seront récompensés quelques années plus tard, en 1909, lorsque les rails arriveront au Rapide de l'Orignal.



Avec la création du comté fédéral de Labelle en 1896, le fougueux Henri Bourassa devint le député des cantons du nord. On le voit ici au sortir d'une assemblée politique au Rapide de l'Orignal.

Du côté du gouvernement québécois, le premier ministre F.-G. Marchand vint lui-même constater l'état de la colonisation et de la voirie, en 1899. Les habitants du Rapide le reçurent chaleureusement; sa visite permit d'obtenir des fonds pour accélérer la construction d'un chemin en direction de la Ferme-Neuve. Ce chemin allait permettre à cette nouvelle paroisse de se développer à son tour.

## L'ORGANISATION RELIGIEUSE

L'organisation religieuse était très sommaire durant les premières années. Le curé de Notre-Dame-du-Laus, l'abbé Eugène Trinquier, fut le premier à visiter régulièrement les colons du Rapide. Sa première visite date de janvier 1886, alors qu'il était monté en mission dans les chantiers de bûcherons sur la rivière. Il s'arrêta au modeste chantier de Solim Alix pour y dire la première messe dans ce village naissant.

Par la suite, jusqu'à la fondation de la paroisse, il venait confesser les colons et dire la messe tous les 2 ou 3 mois. Durant 1893, dernière année de mission, on le vit monter au Rapide à 13 reprises. Tous les offices religieux, messes, baptêmes et mariages se faisaient alors dans la maison d'Alix, près du rapide.

À l'été de 1886, le curé Labelle vint constater l'installation des premiers colons au Rapide. Il leur proposa de planter une croix sur la montagne derrière chez Solim Alix. Il les invita aussi à construire une église dès que le premier abatis serait brûlé.

En 1889, à la fin d'août, Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, remonta la Lièvre en canot pour rendre une première visite pastorale à la petite mission. Il reviendra en 1892, accompagné de l'abbé Augustin Desjardins qui deviendra plus tard le deuxième curé résidant dans la paroisse. Mgr Duhamel constata le progrès constant de la colonisation et songea à y fonder une nouvelle paroisse.

En 1894, la paroisse de Notre-Dame-de-Fourvières était officiellement fondée. Elle tire son nom, tout comme Notre-Dame-du-Laus et Notre-Dame-de-Pontmain, d'un sanctuaire français. L'abbé Trinquier, qui fut une importante figure religieuse sur la Lièvre, était originaire de la vieille France.

Le premier curé résidant, l'abbé Charles Proulx, s'installa chez Solim Alix; aucun presbytère, aucune église n'existait encore. Sa première tâche fut consacrée à la construction d'une chapelle. Elle fut construite, sur la rive nord, près de chez Solim Alix, avec l'aide de celui-ci et d'Adolphe Bail. La chapelle fut inaugurée le 8 décembre 1894, jour de l'Immaculée Conception. Aussitôt installé dans sa modeste chapelle, le curé entreprit de vendre les bancs et incita les paroissiens à régler leur support le plus tôt possible.

En 1895, Mgr Duhamel entreprit une autre visite pastorale dans le nord de son diocèse d'Ottawa et il s'arrêta pour dire la messe dans la petite chapelle de la nouvelle paroisse.

Malheureusement, quelques mois plus tard, au printemps de 1896, la chapelle fut la proie des flammes. Sa reconstruction allait causer un profond déchirement dans la jeune paroisse. Cette délicate tâche allait être confiée à l'abbé Augustin Desjardins, qui devint le second curé de la paroisse en septembre 1896.

À son arrivée, le nouveau curé trouva à se loger chez François Thibault, sur la rive sud. Il convoqua aussitôt une assemblée de tous les paroissiens pour désigner le site de l'église. Il faut se rappeler qu'il n'existait encore aucun pont reliant les deux rives de la rivière et la construction de l'église d'un côté occasionnait certains désagréments aux habitants de l'autre rive.

L'assemblée se tint sur la rive nord, dans le local que Solim Alix prêtait au curé pour ses offices religieux depuis l'incendie de la chapelle au printemps précédent. La réunion fut plus que tumultueuse: chaque rive offrant un beau site pour la construction de l'église, le choix



définitif fut tranché par un vote secret. Les habitants de la rive sud étant plus nombreux, le vote les favorisa. Le curé eut fort à faire pour que l'assemblée ne se termine pas en bagarre. De vieilles querelles couvaient encore sous la cendre.

Le curé transmit la décision prise à son évêque, Mgr Duhamel, qui décréta la construction de l'église sur la rive sud, en haut de la colline surplombant la rivière.

Les résidants de la rive opposée acceptaient très mal cette décision, d'autant plus que la messe s'était toujours dite et se disait encore de leur côté de la rivière. Lorsque le curé donna lecture du décret de l'évêque à la fin de novembre, la querelle éclata de nouveau. Certains protestèrent vivement à la sortie de la messe. Le curé fut choqué de ces protestations et menaça de ne plus dire la messe dans la paroisse tant et aussi longtemps qu'il n'y aurait pas une chapelle sur le terrain donné pour l'église sur la rive sud.

Les colons de la rive sud se mirent aussitôt à l'oeuvre; les billots nécessaires à la construction furent coupés et amenés pour être sciés au moulin à scie près du rapide. Certains amenèrent le bardeau nécessaire à la toiture et une corvée débuta pour construire la chapelle-presbytère. De dimension de 30 x 40 pieds, la construction comprenait deux étages: le rez-de-chausée servant de chapelle et l'étage du presbytère. Le jour de Noël de 1896, le curé Desjardins y célébrait une première messe.

En plus de ses tumulteux paroissiens de Notre-Dame-de-Fourvières, le curé visitait régulièrement la mission de Ferme-Neuve et tous les chantiers du grand lac Kiamika. Sa cure, commencée difficilement, se terminera plus calmement.

La paroisse fut à nouveau visitée par Mgr Duhamel en 1898 et en 1901.

En 1901, le curé Augustin Desjardins quittait la paroisse. Il savait cependant que cette jeune paroisse était déjà appelée à une place importante dans le nord.

Arrivé le 4 octobre 1901, le troisième curé, l'abbé Alphonse Génier allait marquer profondément la jeune paroisse.

Luc Coursol*

* L'auteur de cet article, M. Luc Coursol, est professeur d'histoire à Mont-Laurier. Il est en train d'achever une *Histoire de Mont-Laurier,* dont le présent article constitue un chapitre. M. Coursol est aussi à la recherche d'un éditeur pour son livre. La Société historique de l'ouest du Québec fera des démarches dans ce sens – N.D.L.R.

## NAISSANCE DU RAPIDE DE L'ORIGNAL

*"En 1885, Solim Alix, Adolphe Bail et Norbert Fortier venaient s'établir au rapide de l'Orignal, douze milles plus haut que la Ferme Rouge; Alix et Bail sur la partie nord du rapide; Fortier sur la rive est, en face les uns des autres."*

*Joseph Guérin 1885*

*"J'ai vu des colons partir de Saint--Jérôme pour aller s'établir à 50 lieues sur les rivière Lièvre n'ayant pour tout véhicule que l'humble traîneau ou la charrette . . . Les terrains sont si excellents dans ces nouvelles contrées que le colon ne balance pas de s'y transporter quelles que soient les difficultés des chemins, la longueur de la route et l'éloignement des centres. Trente milles d'établissement se comptent sur les deux côtés de la partie supérieure de la Lièvre sans même un chemin carrossable."*

*Curé Labelle 11 mai 1887*

*"Leur camp dressé, – des bûches servant de sièges, – ils font venir femme et enfants, puis édifient une école-chapelle, avec une cloison mobile séparant le tabernacle de la salle de classe. Et quelle fête si, l'année suivante, le curé Lavelle vient lui-même confesser et célébrer la messe."*

*Robert Rumilly*

## PREMIERS DÉFRICHEMENTS

*". . . à travers les racines et les souches, nous étions suivis d'une nuée de mouches à travers desquelles nous avions de la peine à voir le soleil . . . après la journée, rentrés au chantier, en changeant de linge, nous ramassions à pleines mains, sur le plancher, les mouches écrasées."*

*Joseph Guérin 1885*

## FEMME DE COLON

*"Nous restions dans une pauvre cabane, parfois nous n'avions pour nous éclairer ni huile ni chandelle. Mon mari était absent très souvent. Je faisais souper les enfants de bonne heure, à la galette près du poèle, je m'assoyais par terre avec mes petits enfants et eux de me dire: "Maman, chantez-nous donc quelque chose." Pour leur faire plaisir, je chantais des refrains appris dans mon enfance; mais quelquefois des sanglots m'étouffaient et je ne pouvais continuer. Ces pauvres petits, ne me voyant pas à cause de l'obscurité, disaient naïvement: "Êtes-vous fatiguée, maman? Continuez donc, c'est si beau". Je refoulais mes larmes pour chanter encore et leur faire plaisir."*

*Madame Éloise Boileau*
*Ferme du Milieu.*



## ÉTABLISSEMENTS DES PREMIERS COLONS

*"Du point d'intersection de la Kiamika avec la Lièvre, les colons se sont échelonnés sur les deux rivières jusqu'à plus de trente milles vers le nord où le dernier poste est occupé par monsieur Victor Fortier, de Sainte-Adèle, et ses courageux enfants."*

*Guillaume-Alphonse Nantel 1887*

*"Les établissements de colons, s'échelonnent sur la Lièvre, à des intervalles inégaux, jusqu'à une quinzaine de milles au-delà du canton de Kiamika; mais toute cette partie du pays est encore vierge de chemins, ce qui s'explique par le développement inattendu, tout à fait sans précédent, qu'a pris la colonisation dans la vallée de l'Outaouais et qui a été tel que les colons ont devancé en maints endroits l'action du gouvernement et se sont installés en véritable "squatters" sans attendre ni les arpentages ni l'ouverture des chemins."*

*Arthur Buies 1890*

## EXPANSION DE LA COLONISATION

*"À partir de 1888, jusqu'en 1898, la colonisation prit une expansion remarquable dans le haut de la Lièvre; les colons montaient à plein chemin, tous les jours, au Kiamika, à l'Orignal, à la Ferme-Neuve, au lac des Îles."*

*Joseph Guérin*

## LA POSTE

*"Nous recevions la malle par un courrier qui l'apportait de Notre-Dame-du-Laus, deux fois la semaine. Il faisait le trajet en canot d'écorce."*

*Joseph Guérin 1885*

*Jusqu'en 1895, le courrier destiné au Rapide de l'Orignal devait être envoyé au bureau de poste de St-Gérard-de-Montarville. (Kiamika)*

## HENRI BOURASSA

*"En 1896, le comté d'Ottawa est supprimé et formera désormais le comté de Wright et le comté Labelle. Les élections générales ayant lieu le 23 juin 1896, Laurier offre officiellement à Henri Bourassa, la candidature dans le nouveau comté de Labelle . . . Bourassa, né le 1er septembre 1868, à 28 ans et il commence sa campagne dans les villages à rue unique bordée de maisons de bois avec des chaises bercantes sur les galeries . . ."*

*Robert Rumilly*

## HENRI BOURASSA

*"Bourassa et Poulin parcoururent ensemble le comté dont ils connaissaient chaque forêt, chaque recoin. Ils montaient la Lièvre en canot, jusqu'aux centres de colonisation les plus éloignés, et les colons de Ferme-Neuve voyaient un jour arriver, la pipe à la main, en compagnie de son sympathique adversaire, le fougueux doctrinaire."*

*Robert Rumilly*

## ABBÉ TRINQUIER, MISSIONNAIRE

*"Le révérend Trinquier, curé de Notre-Dame-du-Laus, avait l'habitude de venir tous les deux ou trois mois, dire la messe chez Alix, sur la Lièvre, au rapide de l'Orignal, à 12 milles au-dessus du confluent de cette rivière avec la Kiamika."*

*R.P. Alexis de Barbezieux 1897*

## CHARLES PROULX, PREMIER CURÉ

*"Monseigneur Duhamel visita ces parages dans les derniers jours du mois d'août 1889; il constata la présence dans le pays d'une vingtaine de familles de colons. Enfin, le 2 août 1894, il y envoya un missionnaire résident, le révérend Charles Proulx."*

*R.P. Alexis de Barbezieux 1897*

## PREMIÈRE CHAPELLE

*"Le révérend Proulx, en arrivant, ne trouve ni chapelle ni presbytère; il s'installa en conséquence dans la maison hospitalière de monsieur Alix et commença à construire une petite chapelle qui fut terminée la même année et ouverte au culte le 8 décembre 1894, jour de l'Immacuulée Conception.*

*On comptait en 1895, à Notre-Dame-de-Fourvières, trente-cinq familles, toutes canadiennes.*

*Depuis ce temps, deux événements importants se sont passés dans cette mission; la destruction de la chapelle devenue la proie des flammes, au printemps 1896, et le départ du missionnaire, monsieur Proulx, le 2 septembre 1896.*

*R.P. Alexis de Barbezieux 1897*

## SITE DE L'ÉGLISE ET MÉCONTENTEMENT

*". . . je ne donnai connaissance du décret, fixant le sité de l'église sur le terrain de monsieur Gauthier que vers la fin de novembre 1896 . . . plusieurs hommes entrèrent dans la chapelle et me dirent qu'ils voulaient tenir une assemblée pour protester contre le décret dont je venais de leur donner lecture . . . À ma sortie de la chapelle, ces gens, groupés autour de la porte, continuèrent*



*leurs invectives contre Monseigneur et son délégué . . . Dans l'après-midi du même jour, je réunis quelques hommes de bonne volonté et je leur fis connaître ma décision de ne dire la messe au Rapide de l'Orignal que lorsque nous aurions un abri sur le terrain donné pour l'église.*

*Dès le lendemain, une équipe d'hommes se mirent à couper, sur le terrain de monsieur Gauthier, les billots qui furent immédiatement transportés au moulin Joseph Brière; ce bois scié fut rapporté sur le terrain que l'on venait de déblayer et une autre équipe se mit en frais de bâtir la construction (30 x 40) à 2 étages qui servit de chapelle et de presbytère. Quelques-uns d'entre eux avaient du bardeau qu'ils avaient préparé pour leur propre usage, ils l'apportèrent et l'on put ainsi couvrir la chapelle. Le tout fut fait gratuitement. À Noël, nous avions la messe de minuit dans notre nouveau local."*

*Augustin Desjardins, curé*

# Fort-Coulonge

## SITE ARCHÉOLOGIQUE

Sur les bords de l'Outaouais, à un mille environ en amont de l'embouchure de la rivière Coulonge, s'élève une croix noire, lisérée de blanc. Ce sont les habitants de l'endroit qui l'ont érigée après la démolition du dernier bâtiment d'un fort-poste de traite dont l'origine remontait, peut-être, aux premiers temps de la Nouvelle-France ou presque. Elle en marque maintenant l'emplacement et en rappelle le souvenir aux passants.

Du côte de l'Outaouais, elle domine une grève caillouteuse qui décrit un quart de cercle brunâtre. Ce serait là qu'autrefois, sur ce sable rugueux, les familles de chasseurs indiens venaient, solitaires, ordinairement de nuit, tirer leurs frêles canots chargés de fourrures, et que faisaient escale en passant les flottilles de grands canots de maître des voyageurs des premiers siècles de notre histoire, qui se rendaient à Michillimakinac, chargés de marchandises de traite, ou en revenaient, gorgés de pelleteries.

À une faible distance de la rive, deux très vieux hangars dressent toujours leurs toits à pentes raides et leurs murs ajourés que l'on dirait de loin calcinés par les incendies qui détruisirent les bâtiments que la démolition épargnait. Voilà tout ce qui resterait du fort Coulonge, et de l'exploitation agricole de plus de six cents acres qu'y avait aménagée, à une époque plus rapprochée de nous, la compagnie de la Baie d'Hudson.

Le cimetière, – tout poste de traite en avait un où l'on enterrait les coureurs des bois qui avaient voulu mourir un peu plus chez eux, au fond des solitudes, en se rapprochant de leurs compatriotes, ou encore, peut-être, ceux qu'on tuait, Indiens ou Blancs, – se situerait là où passe la route, et continuerait d'être indiqué, aujourd'hui comme autrefois, par une croix de bois, un peu lugubre.

Tel est ce qu'on appelle aujourd'hui le site archéologique de Fort-Coulonge. Il faudrait absolument en assurer la conservation par des mesures protectrices. La chose est même urgente. Des maisons s'y sont déjà construites et des chalets ne manqueront pas de s'y élever bientôt. On ne se doute pas des ravages que le simple fait de creuser une cave peut faire dans un site archéologique. Profitant d'une situation avantageuse au bord de l'Outaouais, on pourrait y aménager un joli parc. Il n'en faudrait pas davantage pour protéger le site.



### DESCRIPTION DU FORT

À l'aide de quelques bribes de descriptions glanées ici et là, il est possible de se faire une idée plus ou moins précise et exacte du spectacle que pouvait offrir le fort Coulonge, au moment où il atteignait sa plus grande expansion, aux voyageurs de canot qui venaient atterrir sur le rivage de l'Outaouais. On apercevait, d'abord, de loin, le drapeau des conquérants britanniques, claquant au vent au sommet du mât et dominant tout le périmètre fortifié, – fortifié, bien sûr, mais, comme disait Bougainville, redoutable seulement aux "sauvages".

Au fur et à mesure que le canot s'approchait de la rive, on distinguait de mieux en mieux, à travers le rideau d'arbres, la palissade de pieux dressés debout, écorcés avec soin et appointis. Haute d'une douzaine de pieds, elle formait un vaste rectangle, renfermant huit bâtiments dont seules sont visibles de loin des cheminées de pierre et l'arête des toits.

La porte est toute grande ouverte. Ses immenses battants ont été repoussés vers l'intérieur et assujettis. Ils sont faits de planches sciées, rabotées et planées à la main. Ce qui frappe, en pénétrant dans l'enceinte, c'est d'abord le "style" des bâtiments, si l'on peut employer ce mot. Les toits à deux versants à pic, recouverts de bardeaux, rapetissent les murs extérieurs en les écrasant en quelque sorte entre eux et le sol. Des revêtements de planches, blanchies à la chaux, dérobent les lourdes pièces de pin équarries dont ils sont faits. Les portes étroites, peintes en rouge, contrastent avec violence.

Le mât dont il a été question s'élève entre la maison du bourgeois (21 pieds sur 26) et le magasin de la compagnie (31 pieds sur 27). On peut se l'imaginer fait d'une seule pièce de pin et haut d'au moins 70 pieds, comme celui du fort William (autrefois Petites-Allumettes). Ces deux bâtiments sont contigus à un troisième, la maison des commis (15 pieds sur 26) et ont en commun une vaste cuisine. La maison du bourgeois s'orne d'une énorme cheminée de pierre et celle des commis se distingue par sa haute cheminée, de pierre des champs également.

On disait des forts de la Nouvelle-France qu'ils étaient les hôtelleries de la forêt, ouvertes à tout-venant. On pouvait même aller y mourir, comme je viens de le mentionner, et s'y faire enterrer dans un coin de terre bénit, certain d'avoir une croix pour marquer sa sépulture et attester le regret qu'on avait de ses péchés. Le fort Coulonge avait aussi, en plus d'une remise à canots (24 pieds sur 46), son hôtellerie (27 pieds sur 26). Celle-ci hébergeait, notamment, à l'automne, les bûcherons en route pour les chantiers. On pouvait y coucher sous les combles où l'on accédait à l'aide d'une échelle. Tous les bâtiments n'avaient qu'un rez-de-chaussée. Cependant, le grenier pouvait servir à divers usages.

C'est au magasin que les Indiens venaient échanger leurs pelleteries contre tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Le magasin était également ouvert aux colons et aux passants. Les vieux de Davidson affirment que le fort était aménagé de façon à ne laisser entrer qu'un Indien à la fois. Cela s'appliquerait-il plutôt au magasin de la compagnie qu'au fort pris dans son ensemble? De toute façon, cette tradition est conforme à la pratique suivie dans d'autres postes de traite anglais où on allait même jusqu'à passer à l'Indien par la fenêtre la marchandise qu'il voulait obtenir contre ses pelleteries. Au contraire des forts anglais, les postes français laissaient entrer librement l'Indien qui s'y sentait parfaitement à l'aise.

La compagnie de la Baie d'Hudson avait besoin d'un personnel assez nombreux non seulement pour son hôtellerie mais aussi pour sa vaste exploitation agricole de 675 acres qui approvisionnait en fourrage les bêtes de trait employées dans les chantiers, c'est-à-dire chevaux et boeufs. On trouvait donc, également dans l'enceinte, une maison des serviteurs, qui mesurait 24 pieds sur 46.

Les deux derniers bâtiments étaient la forge (15 pieds sur 15) et la glacière (16 pieds sur 16). L'usage de la glace pour conserver les aliments au cours de l'été semble avoir été une coutume canadienne-française, sinon américaine.

La navigation en canot sur l'Outaouais inférieur ne tarda pas à être supplantée, d'abord, par la navigation à voile, puis, par la navigation à vapeur et, enfin, par le chemin de fer. En 1873, furent démolies la remise à canots, l'hôtellerie et la maison des serviteurs. L'abandon de la ferme s'explique par la perte de la clientèle des chantiers: les colons avaient défriché en pleine forêt des lots pour en faire des exploitations agricoles destinées à approvisionner les chantiers.

Des cinq bâtiments restants en 1873, – les maisons du bourgeois et des commis, le magasin, la glacière et la forge, – quatre furent rasés par un incendie en 1892. Au début du siècle actuel, il ne restait qu'un seul des huit bâtiments, lequel devait être bientôt démoli par le cultivateur, propriétaire du terrain.

On trouvera dans *Les Forts de l'Outaouais,* page 114, une photo de ce dernier bâtiment, prise au tout début du siècle actuel, par l'ancien propriétaire de la scierie, M. Davidson. Mme Davidson m'en avait fait don. J'en ai fait don à mon tour, et en son nom, aux Archives publiques du Canada. Ce dernier bâtiment serait le magasin de la compagnie. En effet, Alexis de Barbezieux dit qu'il était encore debout en 1897.



## SITE NATUREL À PROTÉGER

Fort-Coulonge possède, à quelques milles de la ville, un site naturel d'une extraordinaire beauté, et je m'étonne que la Société d'aménagement de l'Outaouais n'en ait pas fait un centre touristique en y installant un terrain de camping, ce qui serait, peut-être, la meilleure façon d'empêcher une des plus belles chutes du Canada d'être détruite un de ces jours par la construction d'un barrage et d'une centrale hydro-électrique. C'est un site comparable à celui de la rivière Jacques-Cartier et qui, comme lui, se prête naturellement à ce genre d'exploitation. L'intérêt de la province, de la région et de Fort-Coulonge en particulier, est de protéger la chute et de la faire servir à des fins touristiques.

L'aménagement d'un parc et d'un terrain de camping près de la chute de la rivière Coulonge inciterait les touristes qui arrivent par la route de Pembroke, à traverser l'Outaouais à l'île aux Allumettes pour s'arrêter à Fort-Coulonge et gagner Ottawa ou Montréal par le Québec.

## LA FAMILLE D'AILLEBOUST

Fort-Coulonge rappelle le nom d'un gouverneur de la Nouvelle-France, Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay, et une famille célèbre d'autrefois qui aurait fait la traite des pelleteries dans l'Outaouais durant près de cent ans. Son établissement au pays remonte à l'arrivée du jeune Louis de Coulonge, le 15 août 1643. Champenois comme Maisonneuve, membre de la Société de Notre-Dame de Montréal, il assumait deux ans plus tard, les fonctions de gouverneur de Montréal par intérim. Après un voyage en France, il rentrait au pays en 1648, avec le titre, cette fois, de gouverneur général de la Nouvelle-France. Il n'avait alors que 36 ans. Il n'occupa ce poste que de 1648 à 1651, pour le reprendre en 1657, par intérim, en attendant l'arrivée de vicomte d'Argenson, nommé gouverneur général à 32 ans. Il serait intéressant de faire le relevé de l'âge de ceux qui ont bâti la Nouvelle-France. Peut-être constaterait-on que cette entreprise était, en somme, l'affaire de la jeunesse française de l'époque.

En revenant au Canada en 1648, le gouverneur général Louis d'Ailleboust de Coulonge s'était fait accompagner de son neveu, Charles d'Ailleboust des Musseaux (24 ans). Ils firent la traversée à bord du navire *Le Cardinal* en compagnie de nul autre que l'amiral de Repentigny qui mourut au cours du voyage. Détail qui ne manque pas d'importance. En effet, Charles des Musseaux devait épouser la fille de l'amiral, Catherine Le Gardeur de Repentigny.

Selon Jean Talon, il n'y aurait eu à cette époque dans la colonie que quatre familles d'ancienne noblesse: les de Repentigny, les de Tilly, les Le Neuf et les d'Ailleboust, ce qui ne fait, en réalité, que trois familles, Tilly et Repentigny étant deux frères Le Gardeur. Un des fils

de Charles des Musseaux épousera Louise Denys de la Ronde, dont la mère, si ma mémoire m'est fidèle, était Catherine Le Neuf de la Potherie. Ces trois familles de vieille noblesse se seraient donc alliées par le sang.

Charles d'Ailleboust des Musseaux eut quatorze enfants, dont six fils. Les mieux connus de ces derniers sont Louis, sieur de la Madeleine et de Coulonge, l'aîné; Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil, seigneur du fief d'Argenteuil, et Nicolas d'Ailleboust de Menthet, grand coureur des bois, compagnon de Duluth, qui mourut au service du roi à la Baie d'Hudson au siège du fort Sainte-Anne. Louis de la Madeleine et de Coulonge semble s'être adonné toute sa vie à la traite des pelleteries avec ses fils et ce serait plutôt de cette famille dont il s'agit quand on dit que les d'Ailleboust ont fait la traite des pelleteries durant près de cent ans dans l'Outaouais.

Le gouverneur général Louis de Coulonge s'était fait accompagner de son neveu afin de perpétuer au Canada le nom des d'Ailleboust. Il était en effet sans enfant et désespérait d'en avoir, pour une raison qui étonne aujourd'hui: sa femme, Barbe de Boulogne, avait fait voeu de chasteté et c'était plus comme gardien de sa virginité que comme époux véritable qu'il s'était uni à elle. Il faut ajouter qu'un révérend père jésuite l'avait pressé de le faire en le menaçant des pires châtiments éternels. Enfin, il aurait, au cours de son mariage, tenté sans succès de persuader sa femme de renoncer à son voeu. Celle-ci mourra, après avoir fait un stage chez les Ursulines, d'abord, puis chez les soeurs de l'Hôtel-Dieu de Québec, dans une maison des remparts voisine de cet hôpital, veuve et fidèle à son voeu . . .

L'héritier du titre de noblesse que portait le gouverneur général est le fils aîné de son neveu, Charles des Musseaux. Il porte, en effet, le nom de Louis de la Madeleine et de Coulonge (1656-1747).

"Aventurier et assez peu scrupuleux, Louis de Coulonge s'était établi au bout de l'île de Montréal, poste stratégique, non seulement pour faire un peu de commerce au passage des Indiens, mais encore céder, à l'occasion, à l'appel du gain et de l'aventure et s'enfoncer, à l'insu des autorités, dans la forêt outaouaise, emportant avec lui un peu d'alcool pour faciliter les contacts. Ses fils semblent bien avoir marché sur ses traces. A fréquenter les sauvages et à courir les bois, les fils de Louis de Coulonge, nous dit encore Fauteux, avaient acquis une certaine rudesse de caractère, une certaine violence de tempérament, s'il faut en croire des extraits des archives du greffe criminel de Montréal. À la vérité, c'est là qu'il faut aller surtout pour entendre parler d'eux."



## ÉRECTION DU FORT

On pense, d'une façon générale, que le fort Coulonge aurait été édifié au cours du XVII^e^, vers 1680 ou même plus tôt, selon Voorhis, grand spécialiste des forts et postes de traite. L'abbé J.-E. Gravelle, qui connaissait à fond l'histoire du Pontiac, prétend qu'il date de 150 ans avant l'arrivée de Philémon Wright, ce qui en ferait remonter l'existence à 1650, et indiquerait comme fondateur le gouverneur général, Louis d'Ailleboust de Coulonge lui-même ou son neveu, Charles des Musseaux. Cela serait vrai également pour ce dernier si l'on place l'origine du poste au cours des années 1660. (Le gouverneur général Louis de Coulonge et de la Madeleine mourut en 1660, un 31 mai). Si l'on fait remonter l'établissement du fort à 1680 ou un peu avant ou un peu après cette date, c'est à Louis de Coulonge et de la Madeleine qu'il faudrait plutôt l'attribuer. Celui-ci aurait eu alors 24 ans. Pour un jeune homme qui a fréquenté les bois au lieu de l'école, qui s'est formé au contact des Indiens, c'est déjà l'âge des grandes réalisations.

Cependant, en 1686, le chevalier de Troyes remonte l'Outaouais avec une nombreuse flottille de canots, à la tête d'un détachement de cent hommes: il va ériger un fort au lac Abitibi et déloger les Anglais de la baie James. Il tient avec soin et ponctualité un journal de route. En passant devant l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Davidson, il ne note la présence d'aucun fort. Pourtant, si ce fort primitif se fût élevé au même endroit que celui que la compagnie de la Baie d'Hudson a pris en charge en 1820, il aurait été assez difficile de ne point l'apercevoir, surtout quand on a cent hommes avec soi. D'ailleurs, eût-il existé à ce moment qu'on n'aurait pas manqué d'en informer de Troyes, ce qui ne veut pas dire cependant qu'il y aurait fait nécessairement escale, et consigné sa présence dans son journal de bord. Enfin, un texte tiré des *Documents relatifs à l'histoire coloniale de l'État de New-York,* nous signale la présence à la fin du XVII^e^ siècle de Louis de Coulonge et de la Madeleine au fort Coulonge et cela hors de tout doute.

Voici le passage le plus pertinent de ce document: " . . . une trentaine (d'hommes) sous les ordres du sieur de Coulonge, se mirent dans l'idée de camper près de l'île aux Allumettres, entre la Bonnechère et la rivière Creuse, pour y passer l'hiver, non seulement à l'abri de l'ennemi (l'Outaouais était alors infesté par les Iroquois) mais dans le but de se procurer des vivres et des pelleteries en abondance, par le moyen des sauvages algonquins, leurs amis ( . . .) les Iroquois, les ayant bloqués tout l'hiver et une partie du printemps dans leur fort, n'osèrent jamais les y attaquer ni escalader leurs palissades ( . . .) si bien qu'au printemps, ils purent continuer leur route au pays des Outaouais, à l'exception de cinq d'entre eux qui descendirent à Montréal avec les paquets de fourrures achetées pendant l'hiver. Ils arrivèrent en compagnie de 80 canots de Nipissiriniens et d'autres Indiens du voisinage de leur fort, et leur venue réjouit tout Montréal."

Non avons ci-dessus laissé entendre que le fort français aurait pu se trouver ailleurs qu'à l'endroit décrit au début de cet article. En effet, Alexis de Barbezieux parle à ne pas s'y méprendre de la rivière Coulonge quand il écrit: "La rivière qui coule à ses pieds avait été appelée par M. de Bellefeuille, premier missionnaire des Indiens de l'Outaouais supérieur, "la petite rivière du fort Coulonge"( . .) Elle est maintenant large relativement, ayant été rongée chaque année par la dérive des billots (. . .) En 1784, la compagnie du Nord-Ouest construisit le fort proprement dit, qui passa, en 1821, à la nouvelle compagnie fusionnée de la Baie d'Hudson. Par "fort proprement dit", le sympathique capucin veut apparemment distinguer entre les huit bâtiments qu'il s'apprête à énumérer, et la ferme que devait y aménager la compagnie de la Baie d'Hudson. Cependant, il se peut fort bien que l'auteur de l'histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa n'ait jamais visité les lieux. Il décrit la rivière Coulonge en pensant que le fort était situé sur ses bords. Il précise, toutefois, que le bâtiment du fort qui restait debout en 1897, se trouvait sur la terre de M. Connolly. Une étude des papiers terriens suffirait peut-être à élucider ce passage.

Pierre-George Roy, dans les *Noms géographiques de la province de Québec* (p. 165), refuse de voir dans le sieur de Coulonge, Louis de Coulonge et de la Madeleine, fils ainé de Charles des Musseaux, le constructeur du fort Coulonge mais prétend qu'il s'agit de Monsieur de Menthet. Évidemment, M. de Menthet est un héros, tandis que M. de Coulonge et de la Madeleine (. . .) Ce qui m'apparaît comme étonnant, c'est que M. Aegidius Fauteux, qui a fait une remarquable généalogie biographique de la famille d'Ailleboust (ce qui suppose, de primé abord tout au moins, un travail de géant) lui donne raison: "Pierre-Georges Roy . . . prétend que . . . la ville de Fort-Coulonge a été ainsi nommée en "souvenir d'un officier français, Nicolas d'Ailleboust, sieur de Coulonge, qui hiverna dans ces parages en 1694-1695 . . ." Pierre-Georges Roy confond Louis d'Ailleboust, sieur de la Madeleine et de Coulonge, avec Nicolas d'Ailleboust de Menthet. Fauteux prend la peine de préciser: "Il ne peut s'agir ici que de Nicolas d'Ailleboust de Menthet qui, sans porter le nom de Coulonge, était un petit-fils des seigneurs de Coulonge en Champagne." Pour ma part, je doute fort que monsieur de Menthet puisse avoir été appelé sieur de Coulonge. Fils aîné de Charles des Musseaux, il s'imposait que Louis de la Madeleine portât le titre du gouverneur général, son grand-oncle, et je serais porté à croire qu'il était le seul à le porter. Il faudrait penser, cependant, que Fauteux ne corrobore pas Pierre-Georges Roy sans de sérieuses raisons, que j'ignore.

## FIN DU RÉGIME FRANCAIS

En 1758, les garnisons des forts et postes de traite de tout l'Ouest de la Nouvelle-France se replièrent sur Montréal pour participer à la défense des établissements menacés du Saint-Laurent.



Dès après la conquête de Montréal, les trafiquants anglais s'empressèrent de monter dans pays d'en-haut pour prendre la place abandonnée des trafiquants français. Dans l'Outaouais, ils prirent en charge les forts Oka, Coulonge et Témiskamingue-Abitibi. La Compagnie du Nord-Ouest aurait reconstruit en 1784 le fort Coulonge, selon les uns. Quant à ceux qui prétendent que le fort français occupait un autre emplacement, elle aurait construit un tout nouveau fort sur le site décrit au début de cet article, et y aurait donné le nom de fort Coulonge, comme s'appelait l'ancien. Enfin, à partir de 1821, à la suite de la fusion des deux compagnies, la compagnie de la Baie d'Hudson en assuma la direction jusqu'en 1865, alors qu'elle l'abandonna pour ouvrir un magasin dans le village même de Fort-Coulonge.

Guillaume Dunn

## Bibliographie


Barbezieux, Alexis, R.P., *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa.*

Bellefeuille, Abbé de, *Extrait de la relation de la mission de M. de Bellefeuille (sulpicien), chez les sauvages du lac Témiscamingue,* Association de la propagation de la foi, janvier 1839, no 1, Fréchette, Imprimeur et Libraire.

Bigsby, John J., M.D., *The Shoe and Canoe, Pictures of Travel in Canada,* 2 vol., Londres, Chapman and Hall, 1850.

Bond, C.C.S., *The Hudson Bay Company in the Ottawa Valley, The Beaver,* 1966.

Bougainville, Louis-Antoine de, *Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France à l'époque de la guerre de sept ans (1757),* Documents inédits sur l'histoire de la marine et des colonies, *Revue Maritime,* 1861.

Fauteux, Aegidius, *La Famille d'Ailleboust.* Étude historique et généalogique, G. Ducharme, Libraire-Éditeur, Montréal, 1917.

Gravelle, Abbé J.-E., *Le Droit,* 1964.

Henry, Alexander, *Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories between the years 1760 and 1776,* édition de 1910, Toronto, George N. Morang & Company, Ltd.

Roy, Pierre-Georges, *Les noms géographiques de la province de Québec.*

Troyes, chevalier de, *Journal de l'expédition à la baie d'Hudson, en 1686,* édité et annoté par l'abbé Ivanhoe Caron, missionnaire-colonisateur, Beauceville, La Compagnie de l'Éclaireur, éditeur, 1918.

Voorhis, Ernest, *Historic Forts and Trading Posts of the French Regime and of the English Fur Trading Companies,* 1930, Ministère de l'Intérieur, Ottawa, Canada.

# Histoire orale de l'Outaouais

– Introduction

Trop souvent en histoire s'est-on attaché à ne retenir qu'une histoire officielle, celle des Grands, l'histoire événementielle qui marque, configure, établit le passé d'un pays. Trop souvent a-t-on dressé le portrait apparent des hommes d'une époque. Trop souvent également a-t-on écrit l'histoire à partir du seul manuscrit. Ces orientations bien que compréhensibles dans le contexte où elles furent mises de l'avant n'en demeurent pas moins de nos jours incomplètes, inadaptées. La tendance qui se développe en histoire actuellement et qui fait trembler les historiens conservateurs est celle de l'histoire du peuple, des gens, de "monsieur et madame tout le monde" et aussi l'histoire sonore et dans un sens plus large l'histoire des gens par l'entremise de l'histoire orale. Cette orientation dont les causes se trouvent dans un développement technologique rapide, dans une très grande accessibilité à l'information, dans une très grande diffusion de celle-ci, permet à l'histoire moderne d'être plus complète, plus réelle, plus près de celui qui fait l'histoire c'est-à-dire l'être humain qui sent, pense, agit, crée, construit, modifie les champs d'activités auxquels il s'identifie.

Bien que cette nouvelle façon de "faire l'histoire" au Canada français ait déjà été motivée par les travaux des initiateurs tels les Marius Barbeau, Germain Lemieux, Anselme Chiasson, malgré leurs efforts et malgré les travaux de centres réputés de folklore (Laval, Sudbury, Moncton, Ottawa, Vancouver), l'histoire orale dont le folklore est une des composantes importantes, n'a pas encore trouvé (et elle n'est pas la seule), la place qui lui revient dans la documentation historique canadienne et québécoise. Cependant, des tentatives nombreuses, point toujours fructueuses, ont été et sont lancées, que ce soit au plan individuel ou institutionnel et l'on voit émerger peu à peu un intérêt grandissant pour ce genre de document historique. Des domaines comme la politique, la linguistique, l'économie, l'histoire, le folklore, l'ethnologie se sont ouverts à l'usage de l'histoire orale soit pour retenir un matériel historique de valeur soit pour documenter et compléter un matériel déjà existant. Les sciences, la technologie, la religion, la littérature, la sociologie, la psychologie n'en ont encore que trop peu entrevu les possibilités.

C'est dans cette optique et pour la raison bien légitime qu'est la conservation de notre patrimoine historique régional que la Société historique de l'ouest du Québec s'est lancée dans un tel projet d'interviews. En effet, la Société s'étant rendu compte qu'un potentiel humain et historique existait dans l'ouest du Québec, il devenait



péremptoire de retenir, de sauvegarder cette histoire. D'autant plus que cette histoire pour des raisons qu'il n'est point besoin de développer ici s'est perdue et s'estompait graduellement.

Étant donné que des organismes comme le poste radiophonique CKCH de Hull(1), le journal *Le Droit* d'Ottawa (2) s'étaient déjà chargé de recueillir dans la région de Hull cette histoire (3) et que de nombreux ouvrages sont déjà parus sur Hull et ses gens (4), la Société s'est donc proposée de couvrir le secteur d'Aylmer-Lucerne-Deschênes avec des possibilités d'extention du projet vers Montebello, Gatineau, Pointe-Gatineau, vers Masham, vers Buckingham.

Afin que cette histoire se perpétue et qu'elle soit diffusée et accessible au grand public (5), afin qu'elle puisse nous révéler comment était telle ou telle localité, ce qui s'y passait, comment on y vivait et assurément qui y vivait, Gabrielle Labelle, Yvette Debain et Jean-Paul Moreau entreprirent dès les mois de juillet-août de cette année de recueillir cette histoire régionale et locale, ces "histoires de vie" riches d'événements marquants ou cocasses, de sentiments humains, d'impression, de joie de vivre, d'explications historiques.

Par le biais d'un magnétophone à bobines et des interviews, nous revivons (et retenons pour les générations à venir) avec et par nos interviewés, des "pages choisies" ou non de cette histoire. Cinq interviews font au moment où s'inscrivent ces lignes, partie des archives sonores de la Société. Il serait à propos, pensons-nous, de dépeindre à votre intention la méthodologie que nous développons pour recueillir cette vie qui bat.

La méthode utilisée pour acquérir cette documentation est en fait celle de l'interview classique comprenant une préparation des sujets de discussion, une première rencontre ou un premier contact avec l'interviewé, le rendez-vous proprement dit durant lequel l'enregistrement de l'interview se fait sur le vif, la signature du contrat de cessation des droits d'auteurs et d'utilisation des enregistrements. Un magnétophone de qualité, préférablement à bobines; des rubans magnétiques perfectionnés (1.5 mil d'épaisseur à base de polyester et à basse impression); un enregistrement à bas niveau, pleine piste et à la vitesse de 3 3/4 pps; un microphone à trépied isolé et à basse impédence, voilà autant de considérations techniques et de conditions qui devraient garantir un enregistrement de qualité, faciliter et assurer la conservation de ce matériel historique. Soulignons en dernière instance que l'interview est avant tout l'oeuvre de l'interviewé et qu'il est par conséquent le premier concerné dans le processus de l'interview. En ce qui concerne le catalogage de ces interviews, il est effectué à la fois selon le nom de l'orateur principal, selon les sujets discutés et selon les dates d'enregistrement. La conservation nous pose présentement des

difficultés. En effet, la Société n'ayant point de local approprié à cette fin, les rubans sont conservés dans les meilleures conditions possible au secrétariat de la Société.

Que nous révèlent ces interviews? Il est déjà permis à ce stade-ci de notre cueillette de relever certains traits marquants de cette histoire régionale. D'abord un tableau chronologique très sommaire de l'histoire d'Aylmer-Lucerne-Deschênes qui, à n'en point douter, se complétera par de subséquentes interviews et avec de plus amples recherches. Ensuite, le caractère de pionniers des personnes interviewées: que l'on parle ici de la première maîtresse de poste (Mlle Simone A. Malherbe), du marchand de glace (M. Adélar Bastien), de l'enseignante que fut Soeur Marie Gustave (Mme Clorinde Dufour, C.S.G.). Des aspects de la vie municipale et régionale, parfois gouvernementale, nous furent livrés par chacune de ces personnes et plus particulièrement par M. J.N. Morin qui fut directement impliqué dans la vie politico-sociale d'Aylmer. Les événements qui ont marqué la vie personnelle des gens "de la place" et les événements qui ont façonné les villages et villes comme le feu de 1921, l'industrie du bois et ses nombreux moulins, le "plan de nickel" à Deschênes, la venue de la Hull Electric, la navigation, la centrale électrique de Deschênes, la vie autour de pôles d'attraction comme l'Hôtel Victoria et Queen's Park, voilà autant de point de repère d'importance dans cette histoire locale. Les conditions de vie paroissiale, villageoise et campagnarde, la vie dans les chantiers, des moulins; les aventures personnelles et une joie de vivre en ces lieux se dégagent aussi nettement du récit. Des explications techniques, des impressions, un parlé, des hommes et des femmes, tout ce monde s'ouvre à notre micro et parle de vécu.

Voilà, pensons-nous, un travail qui apporte autant de plaisir à le réaliser et à l'accomplir du mieux possible que d'intérêt à le voir se poursuivre et se promouvoir au sein d'autres organismes et individus et ce à travers tous les coins du pays. Pouvoir projeter "l'image réelle" d'un passé encore récent et "faire l'histoire" à partir de ceux qui en sont les principaux acteurs et consommateurs est notre modus vivendi, notre désir en tant que Société historique de l'ouest du Québec.

Jean-Paul Moreau

**Références:**


(1): Cf: les émissions "Hull dans l'temps" et "L'histoire de Hull" diffusées par CKCH en 1974-1975.

(2): Cf: la série d'articles sur "la Grande Fête de Hull" parus dans *Le Droit* en juin 1925 et 1975.

(3): Cf: – les enregistrements du 150e anniversaire de fondation et du 75e anniversaire d'incorporation de la Ville de Hull retenus en originaux au Greffe municipal de Hull et en copies sur rubans magnétiques à la Bibliothèque municipale de Hull et aux Archives publiques du Canada, Service des archives sonores, Acc 1975-120, ré-enregistrée sur ruban PAC 529-530-431.

– l'enregistrement de l'émision "Réseau-soleil" de Radio-Canada, 12 août 1975 réalisée par Olivier Caron et avec des interviews des pionniers de Hull.

(4): Cf: Boutet, E.: *Le bon vieux temps à Hull,* 3 tomes parus, Ed: Gauvin, Hull, 1971, 1974 et 1975.

Brault, L.: *Hull: 1800-1950,* Ed: Université d'Ottawa, Ottawa, 1950

Cinq-Mars, E.: *Hull: ses origines, ses progrès, son avenir,* Ed: Bérubé, Hull 1908.

Dunn G.: *Les Forts de l'Outaouais,* Ed: Du Jour, Montréal, 1975

La Grande Fête de Hull: *Histoire illustrée de Hull: 1800-1975,* La Grande Fête, 1975.

(5): Cf: dans le *Soleil d'Aylmer/The Aylmer Sun,* la publication de résumés et d'extraits des interviews de:
Soeur Marie Gustave (Mme Clorinde Dufour) publiée le 28 août 1975
M. J.N. Morin publiée le 4 septembre 1975
M. A. Bastien publiée le 18 sept. et 2 octobre 1975
Mlle S.A. Malherbe publiée le 7 novembre 1975
M. H. Madaire publiée le 16 octobre 1975
rédigés, écrits et corrigés par Gabrielle Labelle et Yvette Debain.


– Interviews

Voici pour faire suite à l'introduction au projet d'interviews d'histoire orale de la Société historique de l'ouest du Québec, la transcription de quatre "histoires" de l'ancien temps telles qu'elles nous furent racontées et telles qu'elles furent enregistrées. Qu'elles revêtent un caractèrent de vérité ou de fable, peu importe, elles nous révèlent une époque, celle d'une colonisation, d'un établissement dans des lieux souvent peu favorables, où le mysticisme des gens, la religion et le sens de la vie courante sont intimement liés. Elles nous font apprécier son conteur, l'homme qui les raconte, les invente ou se les rappelle et les adapte à sa manière. Elles captent notre attention par leur contenu, par la manière qu'elles nous sont contées, par les impressions que crée le conteur, par les images qu'elles nous suggèrent. Conter une histoire fut et est un moyen d'oublier le temps, notre anxiété. Cette histoire est un moyen d'évasion tant pour le conteur, l'amuseur qui l'anime, la joue, la mime que pour celui qui l'écoute et l'entend. C'est un aspect du folklore local, de la culture populaire auquel les sciences comme l'histoire, la linguistique, la psychologie, la philosophie se devraient de s'attacher. Les quatre histoires que nous vous rapportons ici nous furent contées par M. Adélar Bastien, 86 ans, mieux connu à Aylmer comme le marchand de glace "de la place". Ces histoires furent recueillies au moyen d'un magnétophone à bobines et les enregistrements de l'interview de laquelle furent extraites ces histoires font partie des archives sonores de la Société historique de l'ouest du Québec. Pour situer ces histoires dans le contexte de l'interview, il nous faudrait dire que M. A. Bastien les a introduites alors qu'il nous parlait de son expérience dans les chantiers de bois de l'ouest du Québec . . .

**PREMIÈRE HISTOIRE: le loup-garou:**

" . . . C'était un homme que ça faisait 50 ans qui avait pas été à confesse. Dans c'temps-là (le fait) de passer 7 heures, il virait lou-garou. Soit que des soirs y sortait, y était en chien, d'autres soirs un cheval, d'autres soirs un boeuf . . . différentes sortes d'animaux. Pour un loup-garou, à 7 heures, il fallait qu'y parte à tous les soirs. Passé 7 heures, il fallait qu'y sorte malgré eux autres (mêmes). En tous cas . . . toujours que, y avait seulement qu'un certain temps, passé un tel temps, y arrivait pas à bout de se faire délivrer (en sous-entendu des griffes du diable . . .), y restait loup-garou, y restait ce qu'y était dans le dernier moment. Ce soir-là, y a parti, y était parti en chien, un gros chien, y était gros homme . . . Toujours que, y a été courir le loup-garou et y est revenu 2 heures après. Dans c'temps-là les serrures de porte c'était pas des p'tites clés comme aujourd'hui, c'était des serrures avec une clé (qui) a à peu près 7-8 pouces de long, 1/2 livre pesant. Toujours que, y arrive, s'en vient à la porte de chez lui, gratte dans la porte, cogne dans la porte . . . Sa femme s'en vient toujours son paquet de clés après elle, tenu avec une p'tite chaîne. (en arrivant près de la porte) elle avait son paquet de clés dans la main. En tous cas que ce soit quelqu'un (elle était) toujours prête à les assommer. Elle arrive et elle ouvre la porte . . . puis en ouvrant la porte un gros chien qui se penche sur elle . . . elle lui a sapré un coup de clé sur la tët' et le frapp' sur l'nez . . . y part à saigner du nez et revire en homme. (Pour) qu'y s'fasse délivrer, il fallait qu'y saigne. Quand elle l'a frappé, y s'est mis à saigner du nez et y a reviré en homme. C'est là qu'y s'est fait délivrer (à ce moment-là) . . . ensuite de ça, y a raconté (à sa femme) pourquoi y était parti . . ."

**DEUXIÈME HISTOIRE: la chasse-galerie:**

" . . . Dans les chantiers, un garçon qui avait donné une robe à sa fille . . .: pas une robe faîte (mais) le matériel pour faire une robe pour qu'elle ait c'te robe-là au printemps quand y reviendrait du chantier. Toujours que, après qu'y a parti pour s'rendre au chantier, y parlait de tça avec de ses amis qui montaient au chantier (avec lui). Fait que il (son ami) dit: "Veux-tu aller la voir pour Noël? " (le garçon): "J'aim'rais ben ça, j'aim'rais ben ça certain! certain, j'aim'rais ça . . . j'ai pas les moyens . . .". (Son ami réplique): "Si tu veux y aller, m'a t'envoyer . . . comme tu voudrais: si tu veux aller, tu peux aller en bateau, ou différentes manières et pis ça te coût'ra pas une cent . . ." et pis il dit: (ami): "pour prouver à ta fille que t'a été la voir quand elle dormait", y dit (ami): "vlà une paire de ciseaux", y dit (ami): "tu couperas une pointe après son matériel, tu r'garderas le matériel, tu la r'garderas dormir mais va pas y toucher . . ." (le garçon): "J'aim'rais bien l'embrasser . . ." (ami): "non, non va pas l'embrasser, tu vas la réveiller . . ." mais y dit (ami): "pour lui prouver que t'a été la voir, coupe la pointe puis emporte-la . . .". Là tous les hommes du camp y



ont sorti dehors, y (le garçon) était planté là avec eux autres. Tout à coup, y a disparu comme les autres. Y attendait dans les airs . . . y a dit qu'y voulait y aller en bateau, y attendait les rames . . . rmmmm . . . rmmmmm . . . toujours qu'y a parti . . . . Y est revenu, y a montré la pointe, le linge qu'y avait coupé après la pièce de matériel pour faire la robe à sa fille . . . Le croyez-vous ou vous l'croyez pas! ? . . ."

**TROISIÈME HISTOIRE: le feux-follet:**

" . . . C'était un espèce d'oiseau qui avait que y's' promenait sur le lac (Deschênes) et si y avait des bateaux avec des rames qui s'en allait sur le lac, y les écartait puis y les emmenait dans le rapide (Deschênes). Y les tournait assez sur le lac qu'y (les bateaux) savaient p'ys où c'est qu'y étaient . . . pis y (le feux-follet) passait devant eux autres . . . c'était une lumière qui passait. Y passait devant eux autres pis la seule chose qui pouvait s'en débarrasser, c'était un couteau. Y (les hommes sur les bateaux) l'plante dans l'bord du bateau comme ça là et le ramène de même, en "V" (renversé). là (où) le feux-follet passait (à l'avant du bateau) pour les écarter et y (le feux-follet) se coupait toutes les ailes. La première chose que tu savais-là, c'est qu'il tombait tout' à l'eau . . . t'étais débarassé du feux-follet . . ."

**QUATRIÈME HISTOIRE: (sans titre apparent):**

" . . . C'est supposé qu'un de mes oncles qui s'en allait dans une montée (explication de ce qu'est une montée dans une concession de terre) . . . y s'en allait en traîne à chevaux pas en sleigh . . . Son cheval s'en allait avec son collier . . . en dernier, son cheval y était rendu qu'il voulait rester, y voulait presque p'us marcher. Pourtant c'te cheval-là était bien dur' . . . Ca s'est adonné qu'y était en têt' . . . y avait un gros cheval noir qui l'suivait . . . et pis y (le cheval noir) sortait de grand's flammèches de sa gueule, pis y s'étirait la têt' su'long. Y l'a suivi pendant 2 bons milles, pis là mon oncle, y s'est mis à prier . . . y (le cheval noir) a disparu . . . Une chance qu'y (l'oncle) a pensé de prier . . ."

Archives sonores de la S.H.O.Q., Acc 1975-3, ruban 3, piste 1. Transcription par Jean-Paul Moreau, secrétaire, S.H.O.Q., octobre 1975.

Chronologie de l'histoire d'Aylmer-Lucerne-Deschênes (*)

| | |
|---|---|
| 1816 | Charles Symmes s'établit le premier à Aylmer (il est né le 4 avril 1798). |
| 1820-22 | établissement de la section des Francs-maçons à Aylmer. |
| 1823 | construction de la première église anglicane à Aylmer. |
| 1827 | premier établissement des Méthodistes dans la région de Hull. |

1830 le village d'Aylmer est ainsi nommé en l'honneur de Lord Aylmer, Gouverneur général du Bas-Canada.

1832 le bateau à vapeur "Lady Colborne" est construit à Aylmer par W. Grant qui en est le capitaine et qui fait la navette entre Aylmer et les chutes des Chats.

délimitation du territoire des méthodistes entre Ottawa et Hull.

1833 construction de l'édifice de la Poste à Aylmer.

1836 construction du bateau à vapeur "George Buchanan" à Aylmer.

1838 première tentative d'implantation des catholiques dans la région d'Aylmer.

1840 première implantation des catholiques (père J. Desautels) à Aylmer.

fondation de la paroisse d'Aylmer.

lancement sur le lac Deschênes des vapeurs "Emerald" et "Oregon".

1842 première cour de justice tenue à Aylmer.

1845 Aylmer devient le centre juridique du Comté de Hull.

30 juil. 1847 Aylmer est incorporé en village. Première administration: G. Church, J.F. Taylor, J. Egan, Ch. Symmes, J. Wadsworth, J. Foran, M. Edey, F. Beaudry, R. Conroy.

1848 extension des limites du village jusqu'au Chemin d'Eardley.

premier recensement effectué par R. Shuter et J. Murphy.

Mgr Guigues nomme le père M. Hugues prêtre de la paroisse d'Aylmer.

1849 établissement d'un péage (droit de passage) entre Hull et Aylmer.

5 déc. 1849 naissance du premier journal d'Aylmer "The Ottawa Argus" publié par H.R. Symmes et T. Watson.

1849-50 construction du "Chemin d'Aylmer" reliant Aylmer à Hull.

1851 Ch. Symmes et H. Parker demande pour Aylmer des foires semi-annuelles.

le recensement donne 1,000 habitants pour Aylmer.

mai 1851 construction du premier édifice de la Justice à Aylmer (brûle 9/1/1869).

1852 première visite des Méthodistes à Aylmer.

1854 le journal "Argus" est remplacé par "The Aylmer Times" de G. Nolan

l'église catholique St-Paul (en pierres) est élevée et consacrée en 1862.

1855 le père Lynch prend charge de la paroisse d'Aylmer.



1857 les pères F. Hand, Reboul, Trudeau, Tabaret, Palliver, Burtin, Jouvent prennent successivement la charge de la paroisse d'Aylmer.

12 sept. 1858 le père Michel prend charge de la paroisse.

20 août 1860 visite à Aylmer du Prince de Galles et réception organisée par le conseil du village d'Aylmer.

1863-64 construction par le père Michel du presbytère de l'église St-Paul qui sera complété en 1867.

1867 mise sur pied de la première école pour garçons à Aylmer. l'école St-Paul dirigée par le frère C. Fournier des Clercs de St-Viateur

fondation du Couvent Notre-Dame-de-la-Merci (brûle en 1870 et 1920).

1867-68 mise sur pied de l'école pour filles à Aylmer, l'école Labelle.

1873 le père Brunet prend charge de la paroisse.

9 juin 1884 création de la Société St-Jean-Baptiste d'Aylmer avec les membres: G.L. Dumouchel, G. Chartier, A. Malherbe, G. Lortie.

1885 le père Agnel prend charge de la paroisse.

début de l'enseignement à Aylmer sous l'égide du Ministère de l'Instruction Publique.

1890 incendie de l'église catholique St-Paul.

incorporation du village d'Aylmer en VILLE d'Aylmer.

1892 le père A.A. Labelle prend charge de la paroisse d'Aylmer.

reconstruction d'une église catholique qui sera consacrée en 1894 et détruite en 1904.

1895 établissement du moulin à farine et du barrage hydro-électrique à Deschênes (ils seront abandonnés vers 1922-23).

1896 établissement des moulins à bois des frères R. et R. Ritchie à Aylmer.

1904 construction de la troisième église catholique à Aylmer qui sera consacrée le 16 juillet 1905.

1905 établissement de l'usine de nickel à Deschênes.

9 août 1921 le "grand feu" d'Aylmer

1940 centenaire de fondation de la paroisse d'Aylmer

congrès eucharistique tenu à Aylmer.

1950 arrêt du transport par tramway à Aylmer.

**Les hôtels d'Aylmer:**

Celui de Charles Symmes
l'Hôtel Union
l'Hôtel Holt — construits avant 1850

L'Hôtel Bolton
Maison Conroy devenu le British vers 1850
L'Hôtel Dominion
L'Hôtel Klondyke
L'Hôtel Victoria — construits après 1850
L'Hôtel Windsor

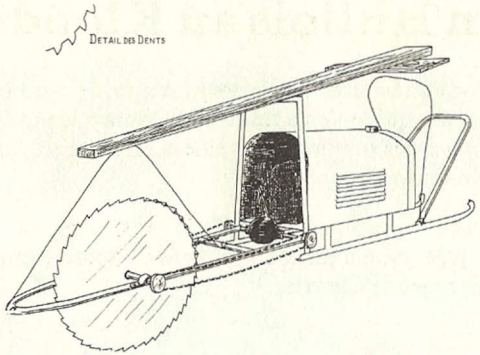
**Les maires d'Aylmer:**

| | |
|---|---|
| Ch. Symmes | 1830 1 1847 |
| John Egan | 21 sept. 1847 à 1855 |
| Ch. Symmes | 25 juil. 1855 à 1862 |
| H. Parker | 20 jan. 1862 à 1866 |
| R. Conroy | 15 jan. 1866 à 1868 |
| Wm. McLean | 4 mai 1868 à 1872 |
| Alex Bourgeau | 5 fév. 1872 à 1873 |
| Ch. Devlin | 3 fév. 1873 à 1878 |
| T.B. Prentiss | 4 fév. 1878 à 1879 |
| John Gordon | 3 fév. 1879 à 1880 |
| Alex Bourgeau | 2 fév. 1880 à 1881 |
| James Mulligan | 7 fév. 1881 à 1882 |
| W.J. Conroy | 4 sept. 1882 à 1884 |
| N.E. Cormier | 4 fév. 1884 à 1890 |
| Ch. Devlin | 3 fév. 1890 à 1891 |
| W.J. Conroy | 1891 à 1892 |
| Th. Ritchie | 1 fév. 1892 à 1898 |
| Dr. J.J.E. Woods | 31 jan. 1898 à 1900 |
| G.C. Rainboth | 22 jan. 1900 à 1902 |
| Th. Symmes | 3 fév. 1902 à 1904 |
| Th. D. Sayer | 28 jan. 1904 à 1906 |

* La Chronologie précédente qui n'est point exhaustive ni complète (un complément à celle-ci pourra paraître dans des numéros ultérieurs d'*Asticou* suivant l'état des recherches faites à ce propos . . .) fut établie à partir, à la fois, des interviews d'histoire orale de la S.H.O.Q., de fonds d'archives retenus aux Archives publiques du Canada (M.G. 24), ainsi que du livre de Anson A. Gard: "*Pioneers of the Upper Ottawa. and the humors of the Valley*" (ed: The Emerson Press, Ottawa, 1906 South Hull and Aylmer edition) qui est disponible à la Bibliothèque nationale du Canada sous la cote: F 5499 085 G27. Ce livre comprend une première partie sur l'histoire de Hull, une seconde sur l'histoire d'Aylmer, une troisième sur des histoires locales et une quatrième sur la généalogie surtout d'Aylmer. Permettez-moi de vous souligner l'importance que peut avoir ce livre dans de subséquentes recherches sur Hull et sur Aylmer.

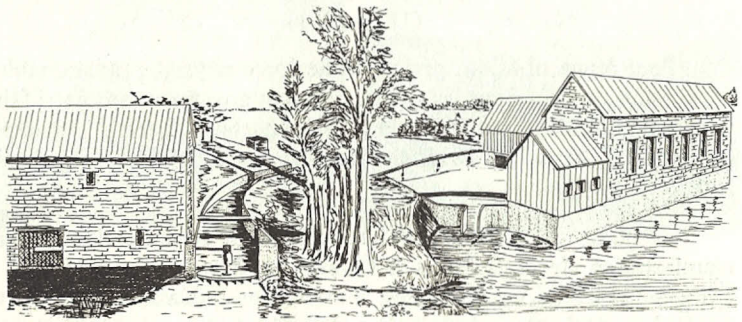
Jean-Paul Moreau






La machine à couper la glace de M.A. Bastien. Croquis de Pierre Debain réalisé à partir des explications de M. Bastien. Explication: la machine fut construite à partir du moteur et de son support d'une chevrolet 1928. Le morceau de bois en croix sert à relever la scie tandis que le fil figurant sur le dessin servait à caler la scie une fois relevée. Le tout fonctionne sur un moteur à quatre cycles.

"La coupeuse à glace de M. Bastien"
photographie de M. A. Bastien.



La centrale hydro-électrique de Deschênes. Dessin de Pierre Debain effectué à partir de l'interview de M. Madaire, S.H.O.Q. 1975.

# Un Hullois au Klondike

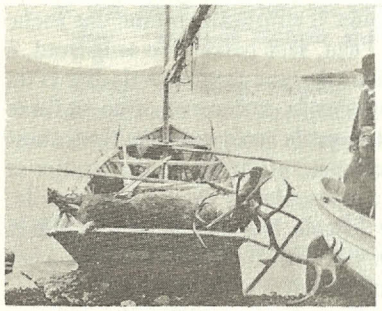
Je vais vous raconter la vie aventureuse de mon oncle Paphnuce Champagne, selon qu'il m'en a fait le récit alors que j'étais enfant et que je l'écoutais avec des oreilles émerveillées en le regardant avec des yeux agrandis d'admiration.

Paphnuce Champagne était le fils aîné de Joseph-Alfred Champagne, juge municipal ou "recorder" comme on disait dans le temps, et d'Evangéline Chevrier.

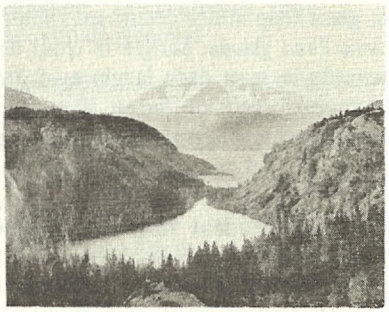
Paphnuce Champagne
(1878-1951)

Tout jeune, il faisait preuve d'une force physique remarquable et manifestait du goût pour les sports. Grand et gros pour son âge, il faisait partie du club de raquettes et du club de baseball "Electric", champion du comté d'Ottawa en 1895. Ces deux sports étaient très populaires à Hull.

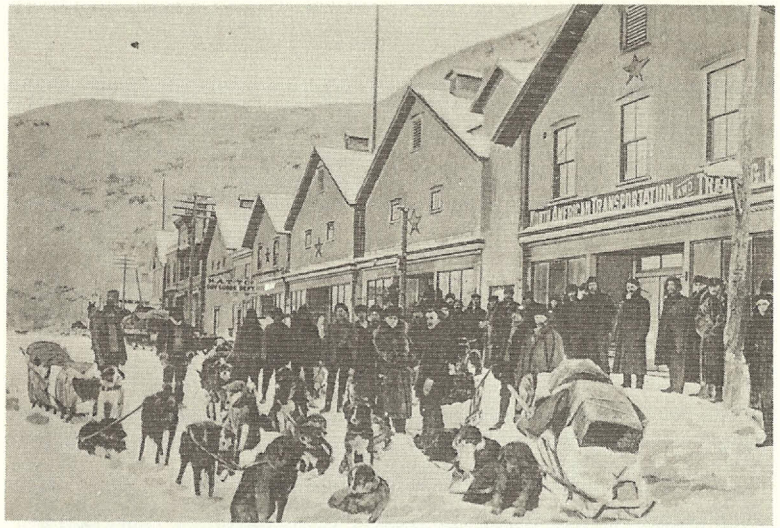
Un jour, ou plutôt une nuit d'hiver, il revenait d'une grande manifestation de raquetteurs à Ottawa où il avait remporté tous les honneurs. Fier de ses prouesses, il courait en mocassins, ses raquettes sur le dos, sur la glace de la rivière Ottawa pour revenir à Hull, puisque le pont Alexandra n'était pas encore construit. Il faisait très froid et la pleine lune brillait sur la glace.



Le lac Atlin situé à l'extrémité nord de la Colombie-Britannique sur la frontière du Yukon. Ce nom signifie "lac des tempêtes". (Carte postale de Paphnuce Champagne envoyée de Dawson à sa soeur Norma, soeur Marie-de-la-Miséricorde).



Le glacier Llewellyn près d'Atlin, réputé le plus grand glacier intérieur de l'Amérique du Nord, 70 milles de long sur 40 milles de large en moyenne. (Autre carte postale envoyée de Dawson à sa soeur Norma).



Une vue de Dawson au début du siècle. (Paphnuce Champagne a envoyé cette carte postale à sa petite soeur Juliette.)

Il ne savait pas qu'au cours de la journée la glace avait été découpée pour être entreposée, recouverte de bran de scie, dans les grandes glacières où puisaient les marchands de glace pour desservir leurs clients à l'été et rien ne marquait l'endroit dangereux. Allant au pas de course, Paphnuce Champagne ne vit pas le danger. Tout à coup, la glace trop mince cédait sous son poids. Il enfonçait comme une roche dans l'eau glacée. Malgré le froid de l'eau, sans perdre son sang-froid, il regarda le trou dans la glace où brillait la lune au-dessus de lui. D'un vigoureux coup de jarret, il remonta vers la surface et, avec sa force herculéenne, il réussit à reprendre pied sur la surface solide. Grelottant de froid et à moitié gelé, il arriva chez lui et appela à son secours sa soeur Norma, devenue plus tard soeur Marie de la Miséricorde, directrice pendant vingt-cinq ans de l'École Normale de Hull. Celle-ci s'empressa de venir à son aide et il n'y eut pas de suites fâcheuses à cet incident, sauf que sa mère le gronda un peu de son imprudence.

À 17 ans, on était alors en 1895, il alla s'engager à Ottawa dans la fonction publique, le "service civil" comme on disait, pour perfectionner son anglais et se faire un peu d'argent. En fait, Paphnuce Champagne aurait pu donner l'âge qu'il voulait, puisque les registres paroissiaux avaient été détruits dans l'incendie de 1888.



Puis vint la ruée vers l'or du Klondike au Yukon. Beaucoup étaient éblouis par les reflets jaunes du métal précieux qui exerçait un attrait irrésistible sur les esprits aventureux.

Quand le gouvernement canadien s'aperçut que les chercheurs d'or par centaines affluaient vers l'eldorado du Klondike pour tenter fortune, il décida d'envoyer là-bas des arpenteurs ou des explorateurs pour dresser des relevés et établir un service télégraphique en vue d'organiser cet immense territoire qui était pratiquement inconnu.

Paphnuce Champagne partit avec l'équipe d'exploration et d'arpentage du gouvernement fédéral. À l'examinateur qui lui avait demandé où se trouvait tel ou tel endroit au Canada, mon oncle Paphnuce avait répondu: "Voyez la carte." Cette réponse avait bien amusé l'examinateur qui l'avait engagé, j'imagine, sur sa force physique, sa belle prestance et sa débrouillardise beaucoup plus que sur ses connaissances géographiques.

Voici quelques incidents de sa vie aventureuse au Klondike que je rapporte fidèlement comme il me les a relatés.

> D'abord, m'a-t-il dit, quand j'étais seul dans l'immense étendue du Klondike avec mon fusil et mon poignard au côté, je ne craignais ni Dieu ni diable. C'est une façon de parler. J'aurais pu affronter n'inporte qui, même un grizzli, ce qui m'est arrivé d'ailleurs. Mais on avait peur de moi et on me laissait tranquille. Je n'ai jamais tué personne.
>
> Pour faire sa toilette et se laver, il fallait se servir de l'eau des glaciers. Se baigner était dangereux. L'eau de glace paralysait. Mais on le faisait quand même, par défi. Un jour, je me baignais avec un compagnon. Je l'entendis faire: "Hop! " avant de plonger. Il n'est jamais remonté.
>
> Quand il fallait revenir à Dawson[1], la seule façon de transporter tous les hommes et l'équipement, c'était de construire un grand radeau avec des arbres. Des rameurs se plaçaient sur les deux côtés et quelqu'un se mettait à l'arrière pour gouverner avec une longue perche.
>
> Il m'est arrivé une aventure en descendant la rivière comme ça. À un endroit assez étroit, une gorge, il y avait des rapides qui s'appelaient "Five Fingers", parce qu'il y avait dans le milieu du courant cinq pitons rocheux comme cinq doigts et il fallait passer entre pour éviter la catastrophe. Entre les doigts du milieu, l'espace était assez large pour laisser passer le radeau facilement. Mais cette fois-là, le courant violent nous avait entraînés vers les rochers du côté où c'était

La famille de Paphnuce Champagne à son retour du Klondike en 1904.
1re rangée: Le Recorder J.-A. Champagne, Dosia (devenue soeur Marie de la Paix), Florina (devenue, la même année, l'épouse du Dr Antonio Pelletier et mère de l'auteur), Évangéline Chevrier (l'épouse du Recorder J.-A. Champagne).
2e rangée: Norma (devenue soeur Marie de la Miséricorde), Fernand (plus tard pharmacien à Hull), Juliette (devenue fonctionnaire au gouvernement fédéral) et mon oncle Paphnuce, le héros du présent article.



beaucoup plus étroit. J'étais au gouvernail. Il étai impossible de revenir au milieu et j'ai donc décidé de gouverner entre les deux rochers du bord. On a eu chaud, mais on a passé avec trois pouces de jeu chaque côté du radeau.

D'ailleurs, ce n'était pas fini. En arrivant à toute vitesse dans l'eau blanche et les grands remous au pied des rapides, mon gouvernail a été happé par un remous et moi, qui m'agrippais à l'autre bout de la perche, je me suis envolé dans les airs comme un oiseau. En revenant à la surface, par miracle, j'étais juste à côté du radeau et un des rameurs, je ne me souviens plus lequel, m'a saisi par les cheveux. C'est comme ça que je m'en suis tiré.

Une fois, nous avons été perdus trois jours dans un blizzard et nous n'avions plus rien à manger. Par bonheur, le troisième jour, nous sommes tombés sur un campement d'Esquimaux et ils nous ont donné du poisson cru, ce qui nous a sauvé la vie. Si nous ne les avions pas rencontrés, nous serions tous morts de faim et de froid.

Une autre fois, j'ai failli être brûlé vif dans ma cabine près de Dawson. Le feu s'est déclaré en pleine nuit à cause d'un tuyau de poêle défectueux. J'ai essayé de sauver mes vêtements. Peine perdue. Tout y passa. Et comme je devais partir ce matin-là pour aller remplacer M. Gilchen, le surintendant de district à Whitehorse[2], j'ai été obligé d'emprunter des pantalons, une chemise, des souliers, enfin tout. Sans ça je n'aurais pas pu aller en ville. J'ai tout perdu, mais j'ai sauvé ma vie et je n'ai pas eu de trouble à faire ma valise quand j'ai pris le "stage". J'avais eu juste quelques petites brûlures aux mains et au visage.

Un peu plus tard, Paphnuce Champagne décida de quitter son emploi et de tenter sa chance comme prospecteur. Associé à un nommé Black et grâce à ses connaissances du terrain, il découvre un "placer" très profitable. Mais il ne pouvait pas supporter longtemps la vie monotone et besogneuse qu'il devait mener sur son "claim". Il vend sa part pour un montant appréciable et revient vers Winnipeg où il perd sa fortune à la Bourse par suite de placements malchanceux, dans des mines d'or justement.

Tout ce qui lui restait de sa grande aventure au Klondike, c'était un gros diamant qu'il avait rapporté avec lui, mais son nom restait attaché à "Champagne Landing" dans le territoire du Yukon[3].

Voilà tout ce que m'a raconté mon oncle Paphnuce quand j'étais

enfant. Ce récit est vrai et vous pouvez m'en croire, foi de Paphnuce Champagne.

Jacques Pelletier

[1] On a conservé les cartes postales que Paphnuce Champagne adressait à sa famille quand il était à Dawson au Yukon.

[2] Tout ceci est confirmé par des coupures de journaux qui sont données en annexe.

[3] Voir le supplément du *Montreal Standard* sur le Yukon.

## ANNEXE

### 1- Extrait du *Yukon Sun and Klondike Pioneer.*

Around his wrists and feet he is severely blistered, and his nose is likewise blistered. Had it not been for the woollen undershirt he wore, he probably would have been burned seriously about the body. The shirt was much damaged by fire.

Mr. Champagne escaped with virtually nothing more than his undershirt.

Bolting out in the snow barefooted, he ran around the house, hoping to get some of his clothes out of the rear room. But his efforts were futile. He went into the room some distance, but was forced by the smoke to retreat.

Mr. Champagne all this time was alone. He then turned to seek aid, and awakened Charles Tennant, owner of the cabin, who lived next door. Mr Tennant called the fire department, and had Mr. Champagne go in out of the cold.

Mr. Champagne lost all his clothes, and other personal effects, valued at several hundred dollars. In order to get down town he had to borrow shoes, socks, hat, trousers and other articles. While regretting the loss of his possessions, he is more than thankful he escaped alive.

He thinks the fire started from joints of the pipe. The cabin is ruined.

### 2- Extrait du *Dawson News:*

Champagne leaves.

J.P. Champagne, of the telegraph service, who nearly burned alive in his cabin a few nights ago, left on the stage this afternoon for Whitehorse. He goes to relieve H. Gilchen, district superintendent, who will take a vacation of two months. Wilfrid Lafontaine, who has been connected with Dawson office this winter, relieves Mr. Champagne here. Having lost all his clothes in the fire, "Cham" did not have much trouble packing his grip or getting his trunk stuffed.



# Un médecin-poète à Hull

ANTONIO PELLETIER (1876-1917)

À une société canadienne-française qui ignore trop souvent son passé, l'historien Jacques Gouin présente aujourd'hui *Antonio Pelletier: La vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu*(1).

Ce passé, récent et régional, montre d'un côté un esprit abyssalement différent du nôtre, de l'autre suscite notre admiration pour un homme qui vécut ici, il n'y a pas longtemps.

Ce qui frappe d'abord chez Pelletier, médecin à Hull de 1910 à 1917, c'est sa foi chrétienne. Elle éclate dans les événements qui tissèrent son existence et dans son oeuvre. Elle se manifeste dans cette joie de vivre que nous connaissons si peu actuellement. Elle trompe la souffrance inévitable que Pelletier, autant qu'un autre, connut, lui qui a écrit: "Qui n'a pas pleuré ignore la vie" (p. 139); lui qui a accepté courageusement la mort de son premier-né, Florant, âgé de 9 ans. Combien il l'aimait ce Florant, prénom composé des quatre premières lettres de Florina son épouse et des trois premières d'Antonio! Albert Lozeau, ami de Pelletier, affirmait que la tête de notre médecin "tendait constamment vers le ciel"; que ses yeux, "même endeuillés de lunettes noires, verraient encore tout en rose". Cette foi toute simple qu'il tenait de ses ancêtres se manifestait en particulier dans son amour profond pour la Mère de Dieu qu'il chante régulièrement dans ses écrits. Comme il en saisissait le mystère lorsqu'il écrivait: "Il faudrait être Dieu pour louer dignement Marie et parler d'elle d'une manière convenable"! (p. 115).

La foi de Pelletier s'allie à un état d'esprit bien différent du nôtre. Ainsi, lorsqu'il décrit l'amour – et il le fait souvent en vers comme en prose – si sa plume s'étend avec volubilité sur l'amour maternel, son excessive pudeur, que d'aucuns traiteraient actuellement de janséniste, ne lui permet que des termes vagues pour évoquer la femme et les rapports charnels. Qu'on lise par exemple sa grande conférence sur *Le Coeur moral* (p. 143 et suiv.) et l'on verra qu'il est plus à l'aise pour peindre les branches d'arbres qui s'enlacent dans le ciel que les bras humains dans la volupté des corps. S'il se permet seulement d'écrire qu'il a "très délicatement effleuré d'une lèvre craintive le bout de l'ongle rose du petit doigt d'une dame", c'est qu'il plane à une très grande hauteur où il trouve des éclairs comme celui-ci: "L'amour, c'est changer de coeur."

Chrétien typique de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, Antonio Pelletier appartient à la haute bourgeoisie de la même époque. Né en 1876 à Ste-Anne-de-la-Pérade, il eut comme père adoptif l'hon.

John Jones Ross qui devait devenir Premier Ministre conservateur de la Province de Québec de 1884 à 1887. La culture bourgeoise du temps, il la reçut successivement dans les collèges de Lévis, de Nicolet et de Ste-Marie à Montréal. Il n'a pas craché sur les collèges classiques, lui! Pour les prêtres qui furent ses professeurs, il a gardé grande vénération.

Mais ce qui le rend très cher aux hommes de lettres, c'est que, pendant ses études médicales à Montréal, il eut le grand honneur de participer à la première et brillante génération de l'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL (1895-1900). Il en fut l'un des membres les plus actifs aux côtés de Nelligan, de Lozeau, de l'abbé Mélançon et de Charles Gill. "Or, dès la première époque . . . quatre membres de l'École devaient, tôt ou tard, s'identifier pendant d'assez longues années avec l'Outaouais québécois, plus précisément avec la région d'Ottawa-Hull: Wilfrid Larose, président de l'École au moment de la préparation des *Soirées du Château de Ramezay,* qui allait devenir traducteur en chef des Débats de la Chambre des Communes, en juin 1899; Louvigny de Montigny, deuxième président de l'École, qui allait devenir traducteur en chef des Débats du Sénat en 1900; Henry Desjardins, un des premiers et plus ardents animateurs de l'École, qui devait exercer sa profession de notaire à Hull, de 1902 jusqu'à sa mort en 1907; et enfin Antonio Pelletier . . . qui viendra exercer sa profession de médecin à Hull de 1910 à 1917" (p. 14).

Et c'est une fleur de Hull, Florina Champagne, fille du juge municipal, qu'Antonio Pelletier épouse en 1904 avec contrat de mariage par devant un notaire qui n'est autre qu'Henry Desjardins. De 1904 à 1906, il pratique la médecine à St-Camille-de-Wotton, dans les Bois Francs. De 1906 à 1908 à St-Jean-Deschaillons auprès de Pamphile Le May. De 1908 à 1910, il parfait sa formation médicale dans les hôpitaux de Paris. En 1910, il s'installe enfin à Hull, rue Laurier, dans la résidence qui est actuellement le Café Burger.

C'est à l'envi que les contemporains ont loué son dévouement légendaire pour ses malades, sa charité pour les pauvres desquels il n'exigeait aucune rétribution. C'est à l'envi qu'ils ont admiré également ses multiples activités civiques. CE MÉDECIN ÉTAIT UN HOMME qui défendait les causes sociales, religieuses et patriotiques à tel point que sa mort prématurée à l'âge de 40 ans prouve qu'il a usé la chandelle par les deux bouts.

## CE MÉDECIN ÉTAIT-IL POÈTE?

À lire son ouvrage *Coeurs et homme de coeur* (1903), il ne fait nul doute que son travail professionnel et ses obligations sociales l'ont arrêté dans sa marche vers les Muses. N'a-t-il pas avoué lui-même avec humour: "L'important sujet de la diarrhée des enfants n'a pas . . . le capiteux arôme des fleurs de lis très blancs et très purs, des pétales d'oeillets carmins" (p. 172). Oui, la médecine entrave la poésie. Pelletier



aurait dû, comme Panneton, laisser de côté l'art médical pour se consacrer totalement à ses poèmes, les buriner davantage, leur enlever tant de chevilles, et, délaissant les trop faciles acrostiches, descendre plus profondément en lui-même. D'autre part, si la tristesse et l'angoisse ouvrent seules les portes du mystère, d'aucuns soutiendront que ses 55 poèmes ne trahissent aucune déchirure de l'âme. En fait, ses meilleurs poèmes sont ceux qu'on appellerait parnassiens, où, comme ses collègues de l'École littéraire, il décrit la nature extérieure. Par exemple *À mon canot.* Cependant, il sait atteindre au vrai ton poétique, comme dans ce poème intitulé *Baisers* qu'Albert Lozeau préférait entre tous.

Quoi qu'il en soit, l'exercice de la prosodie a amélioré sa prose. Déjà Lozeau avait noté que la prose d'Antonio Pelletier était supérieure à ses poèmes. Nous le croyons. D'ailleurs, remarquait encore Lozeau, "Pelletier était naturellement raisonneur" et "le philosophe en lui tuait l'artiste". Quand le jeune Pelletier écrit à sa fiancée malade: "Apprenez à souffrir chaque jour pour être moins déçue plus tard", ce n'est certainement pas un cri d'amour à la bien-aimée! En général, en prose comme en poésie, la phrase est nettemment d'inspiration romantique. De sa riche bibliothèque sont surtout descendus des rayons sous ses yeux de Bernardin de St-Pierre, de "l'incomparable Chateaubriand", Musset, Lamartine, et, plus avant dans le XIXe siècle, François Coppée et Verlaine.

Tout passe, redit souvent l'auteur de *Coeurs et homme de coeur:* "Les délices d'hier demain sont des fantômes" . . . Jacques Gouin a pensé qu'on pouvait retrouver "hier et ses délices" dans la vie et l'oeuvre d'Antonio Pelletier. La vaste culture de M. Gouin, son goût pour les lettres, sa passion pour l'histoire, servis par un travail acharné, ressuscitent en 1975 un médecin hullois de 1917. Un médecin? Oui! Mais plus qu'un médecin, plus qu'un poète, plus qu'un prosateur, un homme, un homme supérieur.[2]

Paul Gay

(1) Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: La vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917),* Publication conjointe de la Société historique de l'ouest du Québec et de la Société des Amis de l'histoire de la Pérade, Montréal, Les Éditions du jour, 1975, 200 p.

(2) Texte prononcé par le P. Paul Gay lors du lancement de cet ouvrage à la Bibliothèque municipale de Hull, le 15 décembre 1975.

# Chronique de la S.H.O.Q.

Sans doute serez-vous quelque peu étonnés que notre Cahier no 15 revête son format initial. Je prévois déjà que les "esthètes" et autres "fines bouches" ne tariront pas de critiques plus ou moins acerbes là-dessus. La raison de notre décision est triple: 1) l'escalade vertigineuse des coûts d'impression; 2) notre désir de faire notre part pour combattre l'inflation galopante; 3) et enfin notre conviction qu'une revue "historique" n'est pas une revue "artistique". Autrement dit, nous estimons que c'est le "contenu" et non le "contenant" qui compte dans une revue comme la nôtre. Malgré ces explications, j'accueillerai avec intérêt toutes les critiques, acerbes ou non, qu'on voudra bien nous adresser. J'accueillerai surtout avec le plus vif intérêt les suggestions de ceux qui croient pouvoir faire mieux que nous, dans des circonstances financières toujours précaires.

Cela dit, notre Société a connu en 1975 une année fort active. La Société historique de l'ouest du Québec a d'abord voulu participer pleinement à la célébration du double centenaire de la ville de Hull, où se situe son siège social: le cent-soixante-quinzième anniversaire de l'arrivée aux Chaudières (de l'Outaouais), en 1800, de Philémon Wright, considéré comme le fondateur de Hull, et le centenaire de la constitution de la ville en municipalité, en 1875.

Disons, d'abord, qu'un ancien président de la S.H.O.Q., M. Pierre-Louis Lapointe, a été chargé de coordonner toutes les activités qui ont marqué ce qu'on a appelé "La Grande Fête", que nos comédiens locaux n'ont pas tardé à transposer sur la scène sous le titre de "La Grande Fight".

La participation de la S.H.O.Q. a consisté à recueillir, grâce à M. Jacques Délisle, auprès des plus anciennes familles de la région, un nombre considérable de gravures et de photos d'autrefois, dont certaines sont remarquables. Leur reproduction sous forme d'album-souvenir est certainement jusqu'ici le souvenir le plus précieux et le plus authentique de ces célébrations.

Nous avons en plus participé à une exposition de gravures anciennes à la bibliothèque municipale, et, au sous-sol de l'église anglicane St. James, nous avons ajouté à une fort intéressante exposition d'objets anciens de toutes sortes, une non moins remarquable exposition d'armes à feu d'autrefois (collection d'un membre de la S.H.O.Q., Albert McCann).

Disons, ici, pour clore ce chapitre, que trois de nos membres font partie de la Commission municipale des affaires culturelles de Hull d'où émanaient les fonds et les autorisations, et qui a acquitté en grande



partie les frais de notre Cahier no 14, un des meilleurs produits jusqu'ici, qu'on peut encore se procurer au prix de $2.00 en s'adressant directement à la S.H.O.Q., C.P. 7, Hull.

La Société historique de l'ouest du Québec a entrepris le 24 novembre 1975 un ambitieux programme de conférences-débats au Nouveau Cégep de l'Outaouais (333 boul. de la Cité des Jeunes). Il s'agit d'une série de quatre rencontres portant sur le thème: LE CLERGÉ DANS L'HISTOIRE DU CANADA. Deux historiens choisis parmi les plus prestigieux de l'histoire du Québec, exposent d'abord le thème particulier. Ensuite, la parole est cédée à la salle qui dialogue avec eux.

Le thème particulier de la première rencontre était: *Mgr Jean-Olivier Briand, homme d'État au service des Canadiens, ou valet à la solde des autorités britanniques.* Signalons que ce titre était plutôt accroche-public qu'anticlérical. Les deux historiens qui ont exposé le sujet étaient Michel Brunet, de l'université de Montréal, et Serge Gagnon, de l'université d'Ottawa.

La deuxième conférence-débat a eu lieu le 16 février (1976), opposant Fernand Ouellet, de l'université d'Ottawa, et Lucien Lemieux, de l'université de Montréal. Le thème était: *Le rôle du clergé au cours de la rébellion de 1837-1838.* La troisième conférence-débat a eu lieu le 22 mars avec comme invité nul autre que Lucien Campeau, de l'université de Montréal. Le thème était: *Le clergé sous le régime français.*

Rappelons, enfin, pour signaler une autre des activités de la S.H.O.Q., des interviews sur bandes magnétiques de vieux citoyens d'Aylmer, reproduites dans le journal local qui porte le nom de *Soleil d'Aylmer Sun.*

Enfin, M. Guillaume Dunn, notre président sortant, à qui nous devons les nombreuses initiatives de 1975, a prononcé une conférence à l'Institut canadien-français d'Ottawa, sur *Les Voyageurs de canot dans l'histoire du Canada,* brossant les portrait d'Étienne Brûlé et du célèbre tandem des Groseillers-Radisson, pour terminer en rappelant quelques-unes des plus célèbres chansons des voyageurs d'autrefois. Il avait pris pour titre un vers de François Villon:

"Tant court chanson qu'elle est apprise".

Il faut se rappeler que les voyageurs ne savaient ni lire ni écrire. Cette conférence était l'une d'une série de six prévues pour la saison 1975-1976, sous le thème général "Souvenir et voyage", La première, prononcée en décembre 1975, portait sur les *Souvenirs d'un chanteur,* en l'occurrence M. Paul Boucher, président de l'Institut canadien-français d'Ottawa; la deuxième a été prononcée par M. Jean-Paul Trudel, et portait sur *Les Canadiens français aux États-Unis;* et, après celle de M. Dunn, il y a eu celle de M. Raymond Robichaud, chef interprète à la Chambre des communes d'Ottawa, sur ses *Souvenirs d'un voyage en Sicile.*

Rappelons, en terminant cette chronique, que le mois de mars 1976 a marqué le dixième anniversaire de fondation de notre Société. Si les dix prochaines années sont aussi actives que les dix qui viennent de s'écouler, nous pourrons conclure, sans risque de nous tromper, que notre organisme aura contribué d'une façon non négligeable à créer une conscience régionale dans l'Outaouais québécois.

Voici les membres du nouveau conseil de la S.H.O.Q., élus le 11 février 1976:

Président: Louis-Marie Bourgoin
Prés. sortant: Guillaume Dunn
Vice-présidente: Suzanne Lafrenière
Secrétaire: Mme Louis-Marie Bourgoin
Trésorier: René Ménard
Directeurs: Jacques Gouin
Gertrude Laflèche
Jacqueline Ménard
Jean-Paul Moreau

Le Rédacteur en chef,
Jacques Gouin.



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec
Dépôt légal, 1er trimestre 1976. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

Publications de la Société historique de l'ouest du Québec et de ses membres:

*Asticou,* Cahiers nos 1 et 2: épuisés;
*Asticou,* Cahiers nos 3-8: 0.25 chacun.
*Asticou,* Cahier no 9: 0.50.
*Asticou,* Cahier double nos 10-11: $1.50.
"La presse québécoise et hulloise d'expression française".
*Asticou,* Cahier no 12: $2.00. "Buckingham 1906".
*Asticou,* Cahier no 13: $2.00
*Asticou,* Cahier no 14: $2.00.

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull:* $1.50.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome I, les Éditions Gauvin, Hull, 1971, 165 p.: $2.75.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome II, Les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 90 p.: $3.50.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome III, les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 76 p.: $3.50.

Suzanne Lafremière, *Henry Desjardins: l'homme et l'oeuvre,* Hull, Éditions Asticou, 1975, 145 p.: $5.00.

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais,* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: $4.95.

Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917),* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 202 p.: $7.95.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945),* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 p.: $9.95.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q. et dans toutes les bonnes librairies.